

LA REVOLUTION FAMILIALE

ET

LA CRISE DE L' HUMANITE

Supplément à ICO n° 120

Le texte qui suit est l'oeuvre d'un seul camarade. Il constitue, comme il s'en explique lui-même, en quelque sorte, une longue préface d'un livre qui reprendrait, développerait, étayerait les thèmes qui ne sont ici qu'affirmés ou effleurés.

Le but de la présente publication à diffusion réduite (qui pourra être renouvelée si la demande s'en fait sentir) est:

- d'une part, de voir quel intérêt elle peut rencontrer dans des cercles moins limités que les nôtres.
- d'autre part, de provoquer un débat entre tous ceux qui, d'accord ou pas d'accord avec ce texte, ne limitent pas leur réflexion sur le monde à la répétition têtue des recettes théoriques immuables.

Ceux qui seraient intéressés par un tel débat avec l'auteur de ces pages, peuvent écrire pour recevoir une convocation à une réunion sur ce thème qui se déroulerait un samedi après-midi.

Ou bien s'ils ne peuvent assister à ces débats engager la discussion par écrit.

Dans tous les cas écrire à I.C.O. , qui transmettra.

LA REVOLUTION FAMILIALE

ET LA CRISE DE L'HUMANITE

--:--:--

L'homme, comme toute espèce, n'a d'autre but que de se reproduire. C'est une loi de ce qu'on a appelé la nature et que l'on nomme de nos jours la biologie. Le rêve d'une amibe, affirme le prix Nobel Jacob, est de devenir deux amibes.

A ce titre, nous, Homo Sapiens, sommes logés à la même enseigne que tous les autres êtres vivants. Il faut y ajouter que nous sommes des êtres sexués, des mammifères, des primates et des Homo. Enfin, une espèce.

Malheureusement ou heureusement, nous ne sommes pas une espèce comme les autres, certainement même pas une espèce tout court. Notre destinée n'est pas la même que celle des autres espèces, en dépit du fait qu'elle soit, comme les autres, théoriquement condamnée à la disparition, du fait même que le système solaire où navigue notre vaisseau, la terre, l'est lui aussi.

Ce que nous pensons tous, cependant, c'est que grâce à notre adaptabilité sans précédent, nous avons plus de chances que les autres espèces, animales ou végétales de ne pas disparaître pour des raisons biologiques internes.

Et même pourquoi pas, vaincre tous les obstacles externes à notre survie, nous égarer aux dieux proches de nos ancêtres, créer de nouveaux systèmes solaires artificiels ou nous enfuir dans les galaxies, rapprochées ou lointaines.

Cela est actuellement impensable, certes. Mais nous sommes faits pour pender l'impensable. Justement, parce que contrairement aux autres espèces, nous pensons.

La grande contradiction de cette situation réside dans le fait suivant: si nous sommes les seuls êtres pensants sur terre, rien ne nous prouve que nous le soyons dans l'Univers. En revanche, dans l'état actuel de nos connaissances, nous savons être incapables d'accéder à ces éventuels mondes extérieurs et avoir très peu de chances de seulement pouvoir communiquer avec eux, s'ils existent.

Cela coupe un peu le rêve, et la science fiction est un peu courte pour le relancer valablement. D'autant plus qu'à bien des égards, nous sentons et nous savons même que nous sommes une espèce animale, comme toutes les autres. Dès qu'il s'agit de reproduction et d'élevage de petits d'homme, nous ne sommes pas loin de ce que

font nos proches cousins, les chimpanzés.

Certes, entre eux et nous, ou plus exactement entre nous et nos ancêtres communs, il y a une longue histoire de 20 millions d'années. C'est beaucoup si l'on considère que l'Homo Sapiens Sapiens (comme disent les préhistoriens) que nous sommes, n'a que 50.000 ans ou 2.500 générations de 20 ans, ou 500 vieillards de 100 ans.

LA DESTINEE DU PHYLUM HUMAIN.

Toujours est-il que nous nous reproduisons de manière presque identique et que nous élevons nos petits, au moins durant les premières années de leur vie, de façon très analogue. Evidemment, l'homme n'est pas un singe, mais il est déjà infiniment plus proche de l'Australopithèque (3 millions et demi d'années) du Pithécanthrope (1 million d'années) et encore plus de l'Homme de Néanderthal (100 à 150.000 ans).

On ne sait pas grand'chose sur eux, en fait, même sur ce dernier. Ils avaient pourtant, même les premiers, des outils, une "pensée" puis enfin un langage, et ont progressivement transmis une part croissante de leurs connaissances par voie sociale, plutôt que par voie génétique ou héréditaire. Cela a abouti, très rapidement, à l'échelle biologique, à la fission et à la fusion de l'atome et au décryptage du code génétique, soit à la maîtrise totale potentielle de l'univers inanimé et vivant.

On ne peut aller beaucoup plus loin, sauf améliorations de détail qui ne demanderont pas plus d'un siècle.

Dans ce sens, l'Homo Sapiens est quasi arrivé à son apogée et s'il était une espèce comme les autres, cela pourrait bien annoncer sa fin. C'est d'ailleurs ce que certains pressentent à l'approche de cet "an 2.000".

Je ne partage certainement pas cette opinion, et pour moi nous sommes au moins à l'an 50.000. Ce qui est très peu et beaucoup à la fois, surtout très peu.

En revanche, je suis extrêmement conscient de la crise de l'humanité qui marque ce siècle d'une manière profondément originale et qui met en cause la destinée même du Phylum humain, soit vingt millions d'années d'évolution.

Pourquoi ce siècle plutôt que le précédent ou le prochain? Essentiellement parce que tout le monde en a une conscience confuse mais puissante, ne serait-ce qu'à

cause de la conscience que nous avons de la possibilité de destruction universelle de la planète par une guerre apocalyptique. A quoi il faut ajouter la destruction potentielle de la "Nature", l'explosion démographique et la perte totale de toutes les valeurs de civilisation. Certes, ce sont là sujets à discussion et l'un de mon propos est justement de les passer au crible de la critique.

Mais critique de quoi et au nom de quoi? C'est là toute la question. Comme Marx, je me suis longtemps placé d'un point de vue de classe, et dans un sens je continue à le faire. Mais cela n'est plus suffisant. Ce qui est en cause de nos jours, ce n'est plus seulement le rôle de la lutte de classes dans l'histoire, mais avant tout la place de l'histoire dans la destinée du phylum humain.

La "fin de l'histoire" ne se présente plus comme une idyllique stabilité ou homeostatie sociale, ou une auto-régulation cybernétique idéale, mais comme une menace quasi immédiate pour la survie de l'espèce humaine comme telle. Je ne peux faire ici état de la longue évolution de ma pensée sur ce problème, mais seulement sauter directement à mes conclusions.

Si la production et les conditions de production sont tout, la première des "productions" est la reproduction humaine. Or, l'expérience de ce dernier siècle prouve que cette production (reproduction) n'est pas régie par les lois du marché. Bien au contraire. Toutes les "lois" économiques modernes sont surdéterminées par l'explosion démographique qui est devenue le phénomène central de notre époque.

Il s'agit là d'une constatation. On en connaît, à posteriori comme toujours, les causes socio-économiques et surtout socio-techniques. En gros, elles se résument à l'abaissement de la mortalité (à cause des progrès médicaux essentiellement) conjuguée à une natalité inchangée en gros (surtout dans les pays sous-développés). Le reste est une question de répartition de la population humaine par classes d'âges et partant du taux de fécondité. On connaît le résultat: de 6 à 8 milliards d'hommes à la fin du siècle (sauf catastrophe nucléaire) sans pouvoir y faire grand'chose, au moins dans les perspectives et l'imagination actuelles.

Presque tout le reste de notre civilisation en découle: production croissante exponentiellement, société de consommation, pollution. Sur ce dernier terrain, il n'existe, en ultime analyse, qu'une seule pollution: la pollution démographique. Ce sont là presque des banalités. Il faut enfin citer la pollution de l'information ce qui est moins banal.

INFORMATION ET VALEURS.

Ce dernier phénomène est évidemment à double tranchant et il peut paraître paradoxal de se plaindre d'un surplus d'information, alors que la démocratie moderne comme la science moderne, ne peuvent être que basées sur une information accrue. Un livre, c'est de l'information, et le livre que j'écris peut être plus que tout autre.

La critique de l'information ne porte cependant pas essentiellement, à mes yeux, comme c'est le cas pour beaucoup, sur la fausse information ou l'information déformée. Ni même, ce qui est plus profond, sur le caractère hétérogène et à la limite ésotérique des informations de plus en plus spécialisées, qui véhiculent leur propre langage, et qui ne sont plus après quelques années assimilées que par les spécialistes eux-mêmes qui, à fortiori, ne peuvent être communiquées valablement aux autres spécialistes et encore moins au "commun des mortels".

On voit mal quelle synthèse pourraient en faire Marx ou Darwin s'ils ressuscitaient et personne ne peut- jusqu'à preuve du contraire-échafauder avec cet immense matériel informatif en croissance exponentielle des synthèses de prétention analogue. Au point que tout le monde s'accorde pour estimer que la collaboration (et même la symbiose) hommes ordinateurs (au pluriel) est seule susceptible de manipuler de telles masses de données. Dans cette perspective (cette prospective) l'information peut être un bien.

Mais en attendant, elle a des conséquences plutôt inattendues et même déplaisantes.

Non seulement elle place l'homme dans une situation où il ne sait plus sur quel pied danser (qui peut lire quasi simultanément et sereinement les ouvrages courants d'économie, de sociologie, de biologie, de cybernétique, de préhistoire, de physique, de psychanalyse, etc.. sans y perdre à la fois le Nord et son latin?)

Mais encore est-elle radicalement destructrice de toutes valeurs. Cela on ne le dira jamais assez.

Au point que si l'on se retourne un peu en arrière (à quelques dizaines d'années) on en arrive à penser que l'existence passée de "valeurs" ne reposait que sur l'ignorance ou la pénurie d'informations. Cette action corrosive de l'information massive (spécialisée et non spécialisée) s'est évidemment conjuguée avec la formidable action corrosive (en partie prévue par Marx) de toute l'évolution sociale et historique contemporaine qui s'est, elle, chargée de dissoudre les valeurs, sur le terrain, à coups d'exploitation, de répression, de tortures, de massacres, de mitraillettes et de bombes atomiques. Ce phénomène de destruction de toutes valeurs est radicalement irréversible, sauf destruction des moyens culturels de l'humanité et de la majeure partie de leurs porteurs, les hommes.

Ce phénomène est d'abord un phénomène quantitatif qui, en ultime analyse, se résume au fait qu'il y a de plus en plus d'hommes qui pensent et qui travaillent à penser. Car la source de l'information, c'est l'homme. Avec évidemment des moyens financiers et techniques toujours accrus, mis à leur disposition.

Il en résulte, paradoxalement, que notre civilisation a presque réponse à tout à chaque moment, y compris aux questions les plus essentielles : d'où venons-nous, où

sommes-nous, où allons-nous? (1)

Cela avec pour conséquence inattendue de nous faire perdre toute notion des valeurs humaines, qu'elles soient, par exemple, chrétiennes ou communistes. Plus modestement et plus concrètement, nous vivons dans un monde où rien n'est laissé au hasard, ni rien sans réponse. Il existe toujours un technicien ou une étude pour répondre à toute question particulière, si saugrenue soit-elle. Ou en tout cas pour nous fournir de larges éléments de réponse, qu'il s'agisse de pollution, de sexualité, d'éducation, de médecine, ou de circulation. Même si la réponse est, preuve à l'appui, "on ne peut rien faire si on ne change pas radicalement les choses" (cas de la circulation). Nolens volens, il faut s'y faire. Les valeurs c'est pour grand papa et les jeunes le savent bien. Y compris les valeurs chrétiennes, y compris les valeurs de "classe", qui ne reposent que sur des porteurs humains condamnés à évoluer et disparaître.

Alors que faire et que penser?

On ne peut qu'examiner le phénomène et chercher ses racines. Comme je l'ai déjà laissé sentir, tout vient de la quantification, de la massification, c'est-à-dire de la massification humaine elle-même. Mais en même temps on peut s'apercevoir aisément que toute la science moderne est une science du quantitatif et partant du mesurable. La qualité vient de surcroît et en découle toujours.

La seule chose qui reste peut être de la dialectique, c'est cette inéluctabilité du passage du quantitatif au qualitatif. Ces équivalents qualitatifs des quantités sont évidemment, à tous les niveaux, comme des sortes de "petites valeurs" mais toujours transitoires et relatives.

La conclusion vient d'elle-même : s'il n'existe plus de valeurs, surtout éternelles, en elles-mêmes, il subsiste cependant des échelles de valeurs, des paramètres de valeurs, donc tous mesurables et susceptibles d'un traitement quantitatif.

Cette remarque est très importante à mes yeux et me servira de guide. Un exemple me suffira: les 50.000 ans de l'Homo Sapiens sont le premier des paramètres. Il nous donne notre mesure et celle de 10.000 ans d'histoire historiante. Sans cette référence de base rien ne vaut, car rien n'est mis dans une perspective correcte.

Ici aussi, tout peut se chiffrer, entre les 5 millions d'hommes du paléolithique supérieur et les 6 à 8 milliards de l'an 2.000.

(1) cette dernière question étant susceptible d'avoir plusieurs réponses, ou schématiquement deux, celles que Marx nommait dans sa terminologie "Socialisme ou Barbarie" et qui a été le titre de la revue dont j'ai été l'un des fondateurs.

LE NEOLITHIQUE TARDIF

Sous cet angle en tout cas, le tableau du monde moderne s'éclaire d'une manière nouvelle, avec ses lumières violentes mais aussi ses ombres portées, donc avec tout son relief et ses aspérités. C'est un peu comme sur la lune où les astronautes ne débarquent qu'aux heures du jour lunaire (14 jours terrestres), où la lumière est rasante, afin que les contrastes soient les plus forts.

Vue sous cet éclairage rasant de 50.000 ans, l'histoire de l'humanité non pré-historique (proto-historique et historique) peut être considérée dans ses 10.000 années, du néo-lithique à deux ou trois siècles de nos jours, comme une simple parenthèse. Parenthèse dans laquelle la crise que nous vivons - et que nous sentons tous - n'est que la répétition, mais sur une échelle infiniment plus vaste et à un degré infiniment plus grave, de celle qui a marqué le passage paléolithique au néolithique. Toute l'histoire, y compris toutes les tentatives les plus modernes n'est et n'a été qu'une série de tentatives d'adaptation de l'espèce humaine à ces deux grandes crises.

Vus sous cet angle, les 10.000 ans passés ne sont que l'échec de l'ère historique issue du néolithique, dans laquelle nous vivons encore pour la plus grande part.

Cet échec se manifeste de nos jours, je l'ai déjà dit, par la disparition totale, je dis bien totale, et irréversible de toutes les valeurs en soi, qu'elles soient chrétiennes ou communistes.

Il se manifeste également (mais c'est un peu la traduction de ceci) par l'écart croissant qui existe entre la réalité quotidienne et vécue et toutes les expressions socialisantes de cette réalité. Par l'abîme qui sépare "l'underground" rugueux de la vie réelle et la fiction plate et monotone qui subsiste après le gommage sociologique imposé par les mass media, qu'elles soient politiques, économiques, sociales, techniques et même, pour la plupart, artistiques.

Il se manifeste ensuite par cette sorte de langueur de l'histoire qui tend, à la limite, à éliminer les guerres comme les révolutions (je ne parle pas ici des pays sous-développés qui sont, au contraire, le théâtre de guerres et de révolutions à répétition, mais sur l'ancien style, celui de la parenthèse de l'histoire hisroriante).

La Guerre, la vraie, est arrivée à un blocage sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Sans précédent dans le sens vrai, à la fois quantitatif et qualitatif. L'homme possède des armements capables de tuer dix fois les trois milliards six cent millions d'hommes qui peuplent aujourd'hui notre planète. Qualitativement, il peut obérer gravement le patrimoine génétique de l'espèce et une guerre thermonu-

cléaire ne manquerait pas de le faire, qu'on la veuille ou non. C'en est arrivé au point - ce qui n'a jamais été souligné ni même dit - que l'apocalypse thermo-nucléaire est une chose impensable dans le sens où il est sans intérêt de l'envisager. C'est une hypothèse sans avenir pour nous, parce que nous ne serons plus les mêmes pour en juger. Puisque son issue serait la fin de l'Homo Sapiens, c'est-à-dire de l'homme moderne, tel qu'il existe depuis quelque cinquante mille ans. Peut-être pas la fin du phylum humain, beaucoup plus ancien (20 millions d'années) mais de cet homme que nous avons été jusqu'ici bon gré, mal gré.

De son côté la révolution se transmute (même dans les pays sous-développés) en un néo-réformisme frappé, lui aussi, de langueur ou d'impuissance. La Russie et même la Chine en font partie et "l'homme nouveau" dans ce "néolithique tardif" n'apparaît nulle part, sauf si l'on baptise tel les victimes de totalitarismes délirants où une poignée d'hommes décident dans le secret le plus absolu et à leur insu, de la vie réelle de centaines de millions d'hommes.

Certes, ce réformisme est imbibé de violence d'une manière chronique. Et c'est déjà en cela qu'il est nouveau. Au point même où cette violence sans borne prend obligatoirement des caractères fascisants, même si elle se déroule sous des sigles révolutionnaires ou gauchistes (voir la "fraction de l'armée rouge" - japonaise).

Mais ce réformisme est heureusement aussi nouveau à un autre point de vue plus profond. C'est pour ainsi dire un réformisme-révolutionnaire. Cela parce qu'il s'attaque de nos jours -et presque exclusivement du fait de la jeunesse- aux rapports sociaux les plus fondamentaux, dont au premier chef, ceux qui existent au sein de la famille, après ceux du travail lui-même et de la vie quotidienne.

C'est même là aux yeux de tous les conservatismes, bourgeois ou communistes, la tare de la jeunesse et un péril pour la "civilisation".

Ce raisonnement est évidemment à la fois faux et réactionnaire. Faux parce qu'il ignore le caractère fondamentalement technico-scientifique de la "civilisation" moderne qui n'a rien à faire, dans sa dynamique impétueuse, des vieilles valeurs ni même de presque toutes les valeurs. Réactionnaire parce qu'il méconnaît totalement l'ampleur même de la crise de cette seconde partie du 20ème siècle, ce "néolithique tardif", qui n'est pas une crise de civilisation, mais un défi posé à l'espèce humaine.

Ce défi est d'ailleurs presque purement interne à l'espèce et ne tient pas aux institutions, sauf une, la famille, comme on le verra. C'est celui de sa croissance explosive et démesurée. L'homme n'a pas (ou n'a plus) comme les animaux de freins biologiques à sa croissance. (2)

(2) Il a aussi abandonné la pratique de l'infanticide régulateur et se trouve bloqué sur le plan de la guerre qualifiée, en partie faussement à mon avis, par certains, d'infanticide différé.

Il est donc entraîné de surcharger politiquement, économiquement, écologiquement, la planète terre, son vaisseau spatial, si fragile et si limité. Il en résulte, et il en résultera -si rien ne change- une série de catastrophes sans précédent, sauf dans le passé évolutif de la terre, tels que les bouleversements telluriques les glaciations, les changements de niveau des mers, etc... Mais cette fois-ci ce sera l'homme qui en sera à la fois la cause et la victime, et non plus les reptiles du secondaire.

Or ce phénomène est irréversible dans toutes les conditions imaginables, sauf une: la transformation radicale de ce mode de production et d'élevage des petits d'hommes qu'est la famille.

A court, et plus encore à moyen terme, on pourra arriver à limiter les ravages consécutifs à l'explosion démographique: sous développement, misère, faim endémique, épuisement des matières premières, pollution, destruction de l'équilibre naturel, extinction généralisée d'espèces animales et végétales, voire variations climatiques. Les ressources de la science et de la technologie, l'adaptabilité humaine au jour le jour, sont encore immenses. La prise de conscience élémentaire de ce danger existe, les surplus énormes des plus value également, l'intérêt économique des industries de dépollution n'a pas échappé aux pollueurs (ce sont les mêmes profiteurs). Affecter 6% (2 bis) du produit national brut (P.N.B.) à la "défense de la nature" permettrait de vastes réalisations dans ce domaine et même si un tel pourcentage s'approche de 8% du P.N.B. consacré à la guerre et à sa préparation, on peut imaginer une situation dans laquelle les régimes actuels si pourris soient-ils, accepteraient un tel sacrifice.

L'apocalypse démographique n'est pas l'apocalypse thermonucléaire. Elle est, non seulement moins immédiate, mais hautement médiatisée. Elle passe par une série d'intermédiaires multifformes, en général à taux de réaction lente. Il n'en demeure pas moins que toute pollution est, en fin d'analyse, une pollution démographique, humaine. A ce titre elle est inéluctable à terme moyen ou long, sauf réactivité de l'espèce humaine elle-même.

C'est pourquoi la politique est devenue de nos jours la forme même de la capacité de l'Homo Sapiens à la survie et non pas ce néo-poujadisme à l'échelle nationale qu'est la politique officielle dans les pays occidentaux, de ces règlements de comptes de gangs dans les pays socialistes. Les jeunes ne se trompent pas qui savent l'échec de telles politiques inéluctable.

Malheureusement, en dépit de leurs saines révoltes anti-autoritaires, qu'elles soient productives ou sexuelles, ils ne sont pas arrivés, pas plus que les autres,

(2 bis) certains avancent 2 à 3%, mais cela paraît trop faible pour être efficace.

à repérer clairement le chaînon fort (et non pas faible) de tout le système: la famille. Probablement parce qu'elle leur est trop proche, parce qu'ils se révoltent contre elle, qu'ils ne l'ont pas quittée, et parce que s'ils la quittent, c'est le plus souvent pour fonder une famille à leur tour. Avec ou sans Reich, avec ou sans le Mouvement de Libération de la Femme (M.L.F.) ils attaquent la famille par le biais de la sexualité, s'interdisant ainsi aussi bien de la casser que de libérer leur sexualité. Anti-famille, ils demeurent familialistes, encrassés dans leur petit Oedipe de "papa, maman et moi". Si Freud ne leur sert à rien à cet égard (au contraire) Marx non plus. Il a tout centré sur les moyens de production. Il n'avait pas connu notre époque de surconsommation, qui ne repose pas sur la production d'acier ou de machines outils, mais sur la production des hommes eux-mêmes, des hommes consommants, qui pompent deux fois plus d'électricité tous les sept ans et tout à l'avenant. Du schéma de la reproduction élargie de Marx, on pouvait tirer la possibilité limite d'une société qui serait équilibrée par une production indéfinie de moyens de production, accompagnée d'un minimum vital de consommation des salariés porteurs de la force de travail. On n'aurait jamais imaginé, au 19ème siècle l'inverse: une reproduction élargie basée, sur la production d'objets de consommation utilisés par une masse toujours croissante d'hommes (donc sur une reproduction élargie des hommes). La production des moyens de production ne faisant que suivre le mouvement et permettant également un équilibre, au moins tant que la terre pourra supporter ce surcroît d'hommes et de consommation (surtout énergétique).

Si bien qu'il faut une forte capacité de recul par rapport à notre époque, pour se rendre compte tout à coup de cette évidence lumineuse que la famille nucléaire moderne est au centre de tout, est centre de tout: centre sexuel (de la misère sexuelle), centre économique (de consommation et d'auto-investissement), centre social (éducation, assurances en tous genres), centre politique (dans le sens de Reich et responsable de la fascisation larvée de notre époque).

Mais tout cela -et on l'a entièrement oublié- découle du fait que la famille est avant tout le centre de reproduction de notre espèce (3). Or, c'est dans cette reproduction humaine que se trouve le moteur de tout, de la période même du "néolithique tardif".

Il faut prendre un recul encore plus grand pour comprendre le paradoxe extrême auquel l'humanité aboutit: la "destruction" de la famille est la condition de survie de l'espèce humaine. Dans cette mesure la politique de la famille (ou des néo-familles) (4) surdétermine la politique politiquante. La révolution de nos jours

(3) espèce sexuée, devrait-on ajouter, mais c'était impliqué en gros, sous la rubrique "centre sexuel".

(4) Je m'expliquerai sur ce terme, car il faut bien aussi assurer d'une manière ou d'une autre la reproduction "simple" de l'espèce.

ce n'est ni Lénine, ni Mao, ni "Che" mais bien le plus radical effort d'adaptation que notre espèce ait jamais eu à tenter pour sa survie. (5)

La révolution c'est la révolution familiale. Elle n'est pas ailleurs. Rendre réversible l'irréversible explosion démographique ne peut se faire ni par la pilule ni par l'avortement, ni même par le recul (plus efficace) (6) de l'âge du mariage. Encore moins par une "libération sexuelle", tant que demeurera le cadre oedipiant (6 bis) donc répressif, de la famille nucléaire moderne. Libérer la sexualité avec papa, maman et moi, est une sinistre rigolade (7).

Toutes ces mesures sont tragiquement insuffisantes, face à l'ampleur mathématique du problème.

Seule une modification profonde de la reproduction et de l'élevage des petits d'homo sapiens peut avoir l'effet voulu. Donc une révolution radicale de la famille.

Mais il s'agit d'innover dans un domaine qui remonte génétiquement à l'embranchement de l'hominé et des primates, soit à près de 20 millions d'années.

Il n'est pourtant pas étonnant que ce fantastique effort d'imagination échoue aux générations qui ont dissocié la matière et commencé à percer le code génétique. Il fallait, de plus, une génération de "casseurs" (8) que seul notre monde moderne a pu engendrer.

(5) et cela bien que les révolutions léniniennes, guevaristes et surtout maoïstes n'aient jamais fait que traduire dans les faits, des tentatives "objectivement" analogues.

(6) et obligatoire, comme en Chine.

(6 bis) voir "l'Anti-Oedipe", livre à la fois génial et folingue, malheureusement illisible pour la plupart des gens normalement constitués.

(7) on ne le fait même pas dans le kiboutz de "grand frère, grande soeur et moi". Au contraire.

(8) ou à un autre titre une culture "préfigurative" selon la terminologie de Margaret Mead, où ce sont les enfants à venir qui "déterminent" les modèles culturels au lieu de papa, maman, frères et soeurs (culture cofigurative), ou même grand'papa, grand'maman, papa, maman (culture post-figurative).

L I B B Y, la Guenon.

Reste une grave interrogation qui subsiste et qui est au centre même, d'ailleurs, de ce livre. Comme je l'ai déjà dit, nous savons d'où nous venons, où nous sommes et où nous allons. Mais cette dernière question est susceptible d'une double réponse, schématisée par la locution marxiste de "Socialisme ou Barbarie".

Cette interrogation, je l'ai située longtemps, comme beaucoup d'autres, dans une perspective stalinienne, de type "1984" d'Orwell : une bureaucratie totalitaire organisant une pénurie de consommation et une abondance de moyens de production ou de destruction, tout aussi stériles les unes que les autres.

C'était une erreur fondamentale, car c'était ignorer, comme tous les marxistes modernes, l'extraordinaire dynamisme de notre univers technico-scientifique. (9) Il devait porter à l'abondance, et non à la pénurie et inverser l'optique habituelle du schéma marxiste de la reproduction élargie, mettant en jeu son issue la plus inattendue. C'était également ignorer délibérément l'aspect le moins spectaculaire, mais le plus profond, de la percée scientifique: la biologie moderne et son instrument privilégié, mais universel, la cybernétique. Cet aspect qui concerne le fonctionnement même des machines humaines, donc nous-mêmes.

La véritable prospective négative de notre époque s'approche beaucoup plus du "Meilleur des Mondes" de Huxley que de "1984" d'Orwell. Mais cela d'une manière différente que l'imaginait Huxley. Il basait, dans son utopie noire, la société sur la biologie. Or, l'évolution menace de faire de la biologie l'instrument de la société. Cela va beaucoup plus loin que l'internement politico-psychiatrique et la punition chimique par drogues du système nerveux qui prévaut déjà en URSS, en lieu et place (ou adjonction) des camps de concentration de papa Staline.

L'idée de cette monstruosité qui nous menace très concrètement à court ou à moyen terme (10) est la suivante: l'objectif est de parvenir à une société harmonieuse, auto-régulée, homéostatique, en un mot stable. Pas n'importe quelle société, mais la nôtre, plutôt même celle du demain immédiat: la société qui verra, qui voit déjà, la symbiose hommes-ordinateurs et ordinateurs entre eux.

(9) bien que je l'ai senti fort tôt, et que j'en ai fait l'ébauche (dès 1949-1950) d'une analyse dans l'étude de la guerre moderne (voir la revue "Socialisme ou Barbarie").

(10) le moyen terme est souvent le court, comme c'est le cas pour la guerre électronique dès maintenant.

Voilà un programme à la taille de nos connaissances technico-scientifiques de pointe. Immense, multiforme, trop vaste peut être pour seulement l'embrasser.

Alors, mi-consciemment, mi-inconsciemment, les savants ont fait une analogie. Ce super-ordinateur, capable de coordinations fantastiques, existe déjà. Il a même mis un milliard d'années pour se constituer et se perfectionner, et l'on ne fait pas mieux: c'est le cerveau. Le cerveau humain, mais aussi n'importe quel cerveau, serait-il pré-humain. Si possible quand même, le plus proche du nôtre.

Que ne pourrait-on faire avec lui ou son modèle? S'il est capable, avec ses dix milliards de cellules, d'harmoniser le fonctionnement de centaines de milliards d'autres cellules, il serait aisé d'harmoniser une société humaine (ou mieux hommes-machines) sur ce même modèle.

On entre ici en pleine paranoïa, je vous préviens, mais c'est une paranoïa actuelle qui nous prépare déjà de vrais "lendemains qui chantent". Ne vous y trompez pas.

Pour dégager un modèle, même très approximatif, du cerveau, il faut l'étudier. L'étudier expérimentalement, c'est la règle.

Eh bien, c'est ce qu'a fait entre autres, car il y en a certainement beaucoup d'autres, le Professeur américain White, Chef du département de neuro-chirurgie de Cleveland Metropolitan Hospital. Le reportage qui m'a fait connaître ces expérimentations a été publié le 18 octobre 1967 dans le "Nouvel Observateur" sous le titre "Le cerveau qui vivait tout seul" et signé par la journaliste Oriana Fallaci.

Ceux qui l'ont lu ont probablement considéré ce reportage comme une histoire noire de notre actualité quotidienne. Il n'en est rien: cette "histoire" est au centre de mon sujet et surtout au centre de notre destinée humaine possible.

C'est pourquoi elle mérite un assez long développement. Pour que vous mesuriez l'importance cruciale que cette expérimentation revêt à mes yeux, j'ai dédié ce livre à LIBBY, la petite guenon, macaque indienne de deux ans et demi, qui en a été la pitoyable et innocente victime. Sans sentimentalisme déplacé, elle sera toujours mon Christ à moi, plus réel et plus proche que l'autre, mon Christ de 20 millions d'années, inscrit dans mes chromosomes et non pas dans quelques malheureux 2000 ans d'une histoire anecdotique, petite partie d'une parenthèse de l'ère néolithique.

Aussi, ferai-je ici un peu comme les poètes -pas les nôtres, mais ceux d'il y a huit ou dix mille ans- la geste de son martyr (11). Je mets des guillemets, bien que ce texte résume l'article d'Oriana Fallaci, en dépit de quelques citations in extenso.

" Pendant les cinq premières heures, après avoir insensibilisé Libby au potbental (c'était une assez grosse aiguille, et Libby s'est mise à pleurer en la fixant avec des yeux douloureux et surpris) le Professeur White travaille avec un appareil à cautériser qui coupe et brûle à la fois. Il s'agit pour lui de dépouiller la boîte crânienne de ses muscles, de ses nerfs, de ses vaisseaux, un par un. Après avoir branché la trachée artère sur un poumon artificiel qui assure l'oxygénation du cerveau, le chirurgien attaque le "visage" de Libby: l'oeil droit, l'oeil gauche, le nez, la bouche, les joues, le menton. Tout s'efface jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le crâne dénudé. Enfin l'on détache le corps. On irrigue alors le cerveau avec le sang d'un autre animal (vivant). Libby n'est plus maintenant "qu'une pensée enfermée dans une coquille d'os". Son corps est jeté. (12).

"Bientôt le cerveau de la guenon anesthésiée se réveille . Cela se constate par l'activité électrique des ondes de l'encéphalo. Alors il se met à penser, ce cerveau. Réellement, sans guillemets. Tout ce que Libby a été, ses joies, ses craintes, ses souvenirs, la jungle où elle est née, le filet de sa capture, la cage où on l'a emprisonnée, la boulette de viande de son dernier repas, la douleur infligée par l'aiguille, son affolement... tout vit encore dans son petit cerveau que protège une solide coquille d'os, et qui est relié à tant de fils, de tubes et de canules".

L'intervieweuse, un peu gênée, demande: " Mais si le cerveau pense et si par la pensée il comprend qu'il n'est qu'un cerveau, qui ne sert qu'à penser, ne risque-t-il pas de devenir fou?" Réponse: "je ne sais pas. Mais si le cerveau d'une guenon peut devenir fou, oui, je crois qu'il pourrait devenir fou". Le dialogue absurde (13) se prolonge par des considérations élitantes du genre: maintien en vie après la "mort" de cerveaux géniaux (Einstein) (14).

A l'heure actuelle, cette "expérience" ne sert qu'à savoir de combien d'oxygène et de glucose, le cerveau a besoin, quel genre de déchets il produit après s'être nourri, combien de temps il peut vivre après congélation, etc...

(11) de nombreux autres singes ont été soumis au même supplice par le digne professeur.

(12) bien qu'il l'avait voulu, le professeur White aurait pu l'irriguer de sang et de le faire "vivre" lui aussi.

(13) tous les mammifères deviennent fous parfois; inversement la guenon ne peut savoir qu'elle n'est plus qu'un cerveau. Seul un homme averti le comprendrait.

(14) ce qui, outre le supplice indicible, ne servirait à rien, ce cerveau ne pouvant rien communiquer.

Pas grand'chose en fait et l'on est loin de percer ainsi les mystères de son fonctionnement. Mais qu'importe cela demeure l'objectif et cela indique une orientation typiquement paranoïaque de la recherche et de la société que l'on rêve. Evidemment, le Professeur White se refuse de faire de telles expériences sur des hommes, mais ajoute aussitôt, en bon américain : " les Japonais (sic) seront les premiers à conserver une tête humaine et ils ne tarderont pas à le faire".

En fait, ces atroces manipulations (sur l'homme ne constitueraient-elles pas la torture et le "châtiment" suprême?), ne font que prouver une chose: l'homme n'est pas encore pleinement homme, il n'a pas encore accédé à la pleine humanité, alors même que l'hypertrophie de l'humanisation (domination si totale sur la nature qu'il la détruit, urbanisation bientôt totale de la société, suppression de la sélection naturelle) se présente sous la forme d'une prolifération cancéreuse mortelle pour l'espèce.

Le "modèle" de ce mécanisme cancérigène, on ne le trouvera pas dans un "Meilleur des Mondes" issu du crâne d'une pauvre guenon, mais au contraire en revenant à Libby, à une Libby bien vivante, ou plutôt à ses et à nos ancêtres communs, vingt millions d'années en arrière et en refaisant le fantastique chemin qui aboutit à cette fin du 20ème siècle après Jésus Christ.

C'est dans cette perspective que l'on pourra saisir le monde moderne. L'assumer pleinement en lui donnant sa place, appréhender ses "contradictions", mesurer l'ampleur de la crise de l'humanité, la transcender et assurer enfin la survie du phylum humain qui, pour la première fois, est radicalement mise en cause.

Il ne s'agit pas là de vagues envolées. Les primates, comme Libby, sont nos proches cousins et ils sont encore plus près des Australopithèques de la Vallée d'Olduvai, qui, avec leurs 600 cm³ de capacité crânienne, fabriquaient déjà des outils, chassaient des petits mammifères, "pensaient" et avaient une organisation sociale (évidemment inconnue) au sein de laquelle ils se reproduisaient selon certaines règles.

Toutes choses que nous faisons et que nous faisons mal. S'il est probable qu'ils étaient cannibales, comme leurs descendants pithécantropes (manger le cerveau de l'autre, c'est s'attribuer son pouvoir) on ne trouve jusqu'aux néanderthaliens et même bien plus tard, aucune trace convaincante de "guerres". Même avec l'Homme Sapiens, les vraies guerres ne sont décelables qu'après le début du néolithique.

Après les camps staliniens, les exterminations nazies, la manipulation de masse maoïste, sans parler de l'exploitation, de la contrainte généralisée, voire de la torture qui sont notre pain quotidien, on serait mal placé de parler de "Civilisation" avec des trémolos dans la voix.

Certes, ce sont là des banalités, mais le problème est de savoir, comme le disait Reich, pourquoi, loin de refuser tout cela, on l'accepte, parfois même avec délices.

LA VIE QUOTIDIENNE

La réponse de Reich est connue (avec près de 40 ans de retard, car ce révolutionnaire a été mis à l'index universel durant tout ce temps). Elle nous dit que les motivations sociales sont largement inconscientes et donc manipulables à ce niveau. (Le nazisme fut d'abord cette manipulation). Mais qui dit inconscient dit, pour le psychanalyste, sexualité. Répression sexuelle assurée par la famille "patriarcale" (15), servant de modèle, dans le sens d'un "modèle" mathématique, à la société autoritaire (fut-elle "démocratique"). Il faut donc sexualiser la politique et par ce biais, aussi bien faire éclater la famille que l'Etat.

C'était faire là un raccourci assez fulgurant, mais un raccourci quand même.

Sans même avoir lu Reich, les jeunes gauchistes américains, anglais, puis français (en Mai 1968) ont tenté encore le même raccourci. En dépit de sa justesse, son efficacité a été assez mince dans des sociétés qui ont aussitôt récupéré la sexualité, même jusqu'au sein de la famille. Je n'en veux pour preuve que l'introduction de la "pornographie" au sein de la famille en France par des publications aussi honorablement bourgeoises que "Ambre", "Parents", "20 ans", voire "Elle" ou "Marie-Claire".

Il y a plus de 3000 ans, en Chine, les manuels -bien plus précis et plus sérieux- (16) de "l'Art de la chambre à coucher" avaient déjà pour objet de stabiliser la famille...polygame chinoise ancienne.

Les jeunes contestataires ont quand même compris quelque chose de plus profond. La sexualité fait partie de la vie quotidienne, c'est-à-dire de cette partie de la vie qui est non proprement productive. C'est cette vie quotidienne qu'il faudra donc analyser et détruire de l'intérieur, sans pour cela la couper de la vie productive. Le départ de cette démarche en France a été le fameux "métro-boulot-dodo" (17).

(15) le terme de "patriarcal" prête à confusion.

(16) mais dans un autre contexte infiniment plus positif.

(17) qui pourrait être à Los Angeles "Cadillac-boulot-dodo".

On y retrouve également le retour à la nature, les "communautés", sexuelles ou non, voire la drogue. J'ai toujours été -et dès le départ- très favorablement impressionné par cette démarche. Mais j'ai aussi été rapidement frappé par sa relative impuissance, par les obstacles à sa généralisation, par sa dilution dans l'individualisme, même "communautaire". Par les difficultés de liaison aussi, avec les préoccupations des jeunes prolétaires. Le refus du travail régulier lui-même ou son "sabotage", la révolte contre les petits chefs et la hiérarchie, sont eux-mêmes, pour bénéfiques soient-ils, difficilement intégrables dans une politique d'ensemble et un mouvement correspondant. Tout cela est dispersé, incoordonné et, il faut bien le dire, sans vue d'ensemble, sans grande cohérence interne. Tout dépend -au mieux- de l'activité et des innovations de la base (ou du "peuple" pour les néo-macs) elle-même. On risque d'attendre longtemps, et l'on sous-estime ainsi les énormes capacités de récupération des sociétés en place. D'où chez les jeunes, un mouvement pendulaire entre le spontanéisme et le bolchévisme organisationnel.

J'en suis arrivé à la conclusion qu'après avoir élargi la politique à la vie sexuelle et à la vie quotidienne, il fallait reconcentrer cet élargissement, cet éparpillement, sur la famille et en faire sa cible privilégiée.

LA SOCIÉTÉ TECHNICO-SCIENTIFIQUE

J'ai évidemment, pour ce faire, également des raisons théoriques qui relèvent de la méthodologie. Je ne pense pas, en effet, qu'il soit de nos jours possibles de faire de vastes synthèses de nos connaissances, comme l'ont fait Marx ou même Darwin et Freud.

Ce qui est faisable, en revanche, c'est de focaliser l'évolution sur son point fort (et non faible) (18). C'est d'ailleurs ce que Marx avait fait lui-même à son époque. En dépit de l'ampleur colossale de son oeuvre, elle ne couvrait pas tout, loin de là (pas la psychologie, l'inconscient- comme le remarque Reich- inconnus à son époque, pas non plus, malgré Engels, l'ethnologie, à la fois naissante et bourrée d'erreurs. Pas la biologie, sauf Darwin et son principe de l'évolution).

(18) la stratégie léninienne de l'attaque du point faible relève de l'art militaire du 19ème siècle et d'avant. En fait de nos jours l'attaque doit se porter sur le point fort: ce sont les missiles enterrés qui seront l'objet de la première force de frappe ennemie et eux qui sont protégés par le système anti-missiles (ABM). La stratégie française anti-villes -d'ailleurs aléatoire- est démodée.

Conformément à son époque d'accumulation primitive du Capital, Marx s'est rapidement focalisé sur la production des moyens de production et sur ses modes marchands, s'étendant à cette marchandise qu'est la force de travail des prolétaires. Cette focalisation a même abouti chez ses interprètes, après sa mort, à une sorte d'économisme qui prévaut encore largement de nos jours chez les "marxistes".

C'est pourquoi toute réactivation de la pensée de Marx se réfère inéluctablement à ses écrits philosophiques de jeunesse.

On trouve également chez Marx une interprétation de l'histoire comme étant après le communisme dit primitif, celle de la lutte de classe. C'est son aspect le plus encyclopédique et le plus universel, mais il est de nos jours clair qu'il faut remonter aux origines de l'homme bien avant la lutte de classe, pour être capable de situer notre époque sous son véritable éclairage. L'histoire historiante elle-même devient alors un élément de cette perspective. Les échecs répétés de l'analyse de la période proto-historique, en se plaçant uniquement au point de vue de classe (interprétations souvent ridicules comme celles de l'école soviétique) le prouvent abondamment.

La focalisation sur la famille que je fais, est au moins aussi valable - si ce n'est plus - que celle de Marx sur la production. Comme elle, elle n'est d'ailleurs qu'une actualisation, car il n'y a d'éclairage valable que de l'actualité. De même que l'on ne peut faire une histoire des sciences qu'en se plaçant au point de vue de la science actuelle (et non d'une science éternelle qui n'existe précisément pas), on ne peut juger de l'homme qu'en partant de l'homme d'aujourd'hui de son expérience vécue et de ses dernières connaissances. C'est une modestie hors de laquelle rien ne vaut.

Ces connaissances modernes englobent justement, non seulement la préhistoire proprement dite, mais l'hominisation, et s'étend des 50.000 ans de l'Homo Sapiens aux 3 ou 4 millions d'années des australopithèques et aux vingt millions d'années de la lente évolution qui va des primates à l'homme.

Certes, cette longue "histoire" ne recoupe pas, loin de là, la famille telle que nous la connaissons. Elle ne recoupe en fait que des modes divers et infiniment variés de reproduction et d'élevage des petits. Et à cet égard, je suis persuadé que nous ne sommes que des hominés. Même pas des hommes. Il faudrait avoir beaucoup de prétention pour penser être parvenus à la maturité humaine. Tout prouve le contraire: notre conservatisme incurable, nos intolérances et nos allergies raciales et "tribales", nos violences sacrées et mythiques, nos incompréhensions, nos impuissances, notre servilité sociale, notre incapacité au bonheur le plus simple...

Toutes les expériences en matière de survie de l'espèce ont été faites, semble-t-il et cependant les plus importantes de toutes restent à faire. Cette fois-ci enfin,

c'est la plus cruciale, car pour la première fois dans l'histoire de l'humanité elle met en cause notre essence même, l'essentiel de "la place de l'homme dans la nature" (19).

L'homme moderne compromet directement l'existence de cette nature dont il est issu. Il l'a met en cause en se mettant en cause lui-même, lui qui détermine tout, car il domine tout, sauf lui-même. Encore ne tardera t-il pas à manipuler les racines de son être, son code génétique. Mais le fera t-il en toute connaissance? (20). Rien n'est moins sûr.

Cette ultime évolution du "néolithique tardif" (et qui doit nous sortir de ce néolithique) ne date que de deux ou trois siècles. Encore ne s'est-elle accélérée que depuis à peine quelques dizaines d'années.

Si le premier jalon a été posé par Galilée (l'esprit scientifique expérimental) l'homme charnière est Descartes. Au point que notre société universelle n'est que le rêve (ou le cauchemar) concrétisé de Descartes : diviser la difficulté en autant de parties qu'il le faut pour la rendre simple. Avec cela on a même l'atomisme et les gènes.

On commence à peine à en sortir avec Norbert Wiener et sa cybernétique, dont le 21ème siècle sera aussi le rêve (ou le cauchemar) réalisé.

Toujours est-il que Marx se trouve entre Descartes et Wiener, bien que plus près de ce dernier. Comme Darwin ou Freud, les deux autres cerveaux qui comptent objectivement.

Cela dit, presque toutes les "inventions" modernes, sauf celle de la vapeur et surtout du prolétariat sont postérieures à Marx (au moins pour ce qui est de l'application) ce que les marxistes ignorent superbement. Cela ne fait d'ailleurs que prouver le génie de Marx, mais certainement pas celui de ses successeurs. (20 bis)

(19) on voit que j'ose citer Théillard de Chardin. Mais là où lui oit le Bon Dieu au bout, je ne vois que l'homme.

(20) on peut être sûr qu'il sera forcé de le faire, car le jour approche où il lui faudra pallier l'absence de sélection naturelle.

(20 bis) j'exclue Lénine, indéniable génie, mais marxiste plat et laborieux (voir "L'Impérialisme") et de plus, mauvais philosophe non-marxiste (voir "Matérialisme et empiriocriticisme") en dépit d'une conversion tardive et intime (voir " Cahiers de la dialectique").

C'est pourquoi ce que les marxistes appellent dédaigneusement la technique (alors qu'il s'agit de science ou de technico-science) leur apparaît comme secondaire, subordonnée, insignifiante, des sortes de gadgets (même la bombe H!).

Tout n'est pas faux dans cette optique et je demeure persuadé qu'une usine (d'automobiles par exemple) produit avant tout des prolétaires, la voiture n'étant qu'un sous produit de leur activité gestuelle.

Tout n'est pas faux, faus une chose: les prolétaires produisent des produits scientifico-techniques (je ne parle pas ici des produits de consommation) qui ont une dynamique propre, qui leur échappe, exactement comme les moyens de destruction ont leur dynamique qui échappe totalement aux militaires (21).

C'est cette dynamique des produits des sociétés industrielles prolétarisées qui entraîne le monde dans une course impétueuse, comme elle propulse la guerre à ses limites internes (la destruction des destructeurs). Mais il faut bien reconnaître que cette dynamique va très loin, puisqu'elle va jusqu'à diminuer continuellement le poids relatif du prolétariat et bouleverser de ce fait les conditions objectives de la "révolution prolétarienne". Ce n'est pas une mince constatation et on ne comprendra rien au "gauchisme jeune" si l'on ignore cette prospective (22). L'extension de la contestation à la vie quotidienne (hors de l'usine) (23) en est le corrélat obligé.

Mais le prolétariat, heureusement en un sens, continue de se développer en nombre absolu, essentiellement du fait de l'expansion démographique. Cette prospective est donc encore de nos jours, contradictoire. En revanche, il est d'autres évolutions, depuis Marx, qui prêtent moins à la controverse.

Il en est ainsi de la pénurie. Personne ne peut nier de nos jours qu'au moins dans les pays avancés (24) la pénurie a changé de signification. "De chacun selon son travail à chacun selon ses besoins" est une formule qui n'a plus grande signification dans une civilisation qui fabrique sans cesse de nouveaux besoins et assure un nombre croissant de "commodités" (dont pour l'instant je ne préciserai pas le sens).

(21) en fait c'est la même dynamique, car tous les moyens sont civils, le militaire n'englobant que des "retombées".

(22) et non pas perspectives, dans le sens de "perspectives révolutionnaires" Toujours au pluriel, on le remarquera.

(23) alors qu'il faudrait envisager la vie quotidienne hors et dans l'usine.

(24) le tableau dans les pays arriérés est très contradictoire. On peut y trouver à la fois la faim endémique et le transistor.

Ce qui diffère bien plus radicalement, c'est l'environnement moderne (dans le sens large comme dans le sens restreint où l'utilisent les écologistes et les journalistes).

L'urbanisation fulgurante, la civilisation de la voiture, la "démocratisation" des mœurs, au moins dans les loisirs, en sont les manifestations les plus massives.

La civilisation des communications, de l'information, pour être très révolutionnaire, en est un autre aspect moins frappant, sauf pour ce qui est de la télévision, mais dont les répercussions à long terme seront peut être plus radicales.

Certes ce ne sont encore là que des banalités, mais des banalités hors de l'horizon théorique des marxistes. Il en est de même pour l'environnement écologique et l'ontient pour "bourgeois" les inquiétudes sur l'empoisonnement de la planète ou sur la faim dans le monde.

Tout cela serait la cause du "profit", alors que les pays socialistes (URSS en tête) sont peut être les plus grands pilliers du monde des richesses maritimes (over-fishing) ou ne le cèdent à personne pour ce qui est de l'empoisonnement nucléaire.

Cette indifférence est assez paradoxale. Mais le vrai paradoxe n'est pas là. Il est dans la question suivante: pourquoi sont-ce des bourgeois invétérés (Manscholt) des capitalistes (Volkswagen qui a financé le rapport de Rome), des instituts capitalistes (M.I.T.) (25) qui tirent les premiers la sonnette d'alarme?

C'est ce que je voudrais bien que m'expliquent les "sociologues" marxistes. Persuadé d'attendre cent sept ans, je me substituerai à eux.

La production des idées (y compris des idées scientifiques) est devenue une industrie, soumise aux lois d'expansion de toute industrie (investissements de capitaux, division du travail, croissance des effectifs, informatisation par ordinateurs). A ce titre les produits de cette industrie (les idées) deviennent, comme les produits des ouvriers, indépendants de leurs producteurs et entraînés par une dynamique propre. Lorsque "l'expansion logique" (26) devient industrielle on ne peut plus l'arrêter.

L'utilisation de classe (qu'elle soit capitaliste ou bureaucratique) de ces "idées" est un autre problème. Ce qui est absurde c'est de ne pas en tenir compte, de les

(25) L'Institut de technologie de Massachussetts qui finance d'ailleurs des études militaires monstrueuses.

(26) voir Jacques Bureau.

Ignorer. D'autant plus qu'elles sont bien souvent gênantes pour les classes dominantes elles-mêmes, ce qui devrait faire dresser l'oreille aux plus sourds. D'autant plus que l'on peut replacer ces systèmes d'idées (27) dans un contexte tout ce qu'il y a de révolutionnaire, comme ce livre le prouvera.

PERMANENCES

Cette réalité moderne foisonnante se traduit évidemment au niveau de la vie de tous les jours d'un nombre toujours croissant d'hommes.

Et c'est ici que les choses deviennent intéressantes. Car il n'y a pas que des changements -voire des bouleversements universels - mais aussi d'étranges permanences.

On se croirait revenu un siècle en arrière avec Bakounine: l'état est de plus en plus massif, puissant, omniprésent. Il s'est même adjoint tous les gadgets de la technique qui lui permettent de tout contrôler et de tout manipuler presque dans les moindres détails.

A l'Est c'est encore mieux: on se trouve en présence d'un état-classe, un état qui est en même temps couche sociologique, ce qu'il faut appeler le capitalisme bureaucratique (28). L'épaisseur sociale de la bureaucratie soviétique (de l'état, du parti, des syndicats, des managers) y varie entre 30 et 50 millions d'individus. Ils constituent à la fois la classe et l'état. A l'Ouest le phénomène est évidemment analogue, mais - et c'est crucial - l'intégration de ces divers éléments n'est pas faite.

Non seulement le dépérissement de l'état est une sinistre plaisanterie (y compris en Yougoslavie ou à Cuba) (29) mais encore l'état prend-il continuellement une épaisseur croissante.

Encore constate-t-on là une certaine évolution, un mouvement, dans le sens du renforcement, mais un mouvement quand même. Et qui pose, par son existence même, des problèmes énormes : cette chape de plomb qui écrase la société fait monter la température de la cocotte-minute sociale. C'est déjà ça. Mais malheureusement, je crois bien que la pression est telle que le composé gazeux de l'intérieur, "l'état" comme en physique, change de structure, si bien que l'explosion sociale

(27) ce qu'ils sont du fait des ordinateurs, qui justement les ordonnent en systèmes ou sous systèmes.

(28) le terme (et son analyse) est de la revue "Socialisme ou Barbarie". C'est même peut être son apport fondamental. Il a malheureusement été trop mal assimilé.

(29) Et y compris en Chine, mais avec des évolutions cahotiques.

ne peut plus suivre les lois simplistes de la physique de grand'papa Lénine. On serait plutôt, à cet égard, en pleine physique quantique !

Mais il existe une autre permanence, si puissante, si rigide (bien que non totalement) si omniprésente, que personne n'y pense sérieusement. C'est la famille, la famille nucléaire moderne, qui a à peine évolué, alors que tout se révolutionnait, le triangle mythique d'Oedipe: papa, maman et moi. A quoi l'on peut tout juste ajouter : papa, maman, moi et la télévision. Cette adjonction est certes de taille. Elle le serait surtout si la télévision ce n'était aussi négativement (par la censure) et positivement par l'idéologie cinématographique et publicitaire encore et toujours essentiellement, papa, maman et moi, la geste éternellement renouvelée de la famille (30).

Mais voilà, la famille n'est pas un sujet pour révolutionnaire, sauf dans l'utopie toujours reportée.

Certes, on y voit bien un lieu de contrainte et de répression (morale, politique éventuellement, et surtout sexuelle). Mais cela ne va pas beaucoup plus loin. Seuls les mouvements de libération des femmes, encore embryonnaires, commencent un peu à mettre en question la famille, la maternité, les enfants, le Triangle sacré en un mot. D'une manière d'ailleurs encore bien confuse.

Reich allait certes plus loin, puisqu'il en faisait la matrice de l'état fasciste nazi. Mais en bon psychanalyste, il abordait le problème par le biais de la sexualité. Oubliant que le "mouche toi le nez et dis bonjour à la dame" n'était pas moins important. Et puis, pour lui aussi, l'Oedipe avait encore quelques charmes, bien qu'il rejetât avec horreur les perversions de la théorie de la sublimation (31). Il est vrai qu'il a écrit la "Psychologie de masse du fascisme" en 1933, en pleine crise économique et que ses prémonitions sont géniales. Depuis il a coulé de l'eau sous les ponts : 40 ans, presque deux générations, ce qui est énorme à notre époque et correspond à quelques siècles du "néolithique moyen".

Dans un sens (pas dans tous) la famille, loin de s'effriter ou de se diluer, s'est consolidée, cristallisée dans son ultime manifestation nucléaire, dans son minuscule noyau, entouré de carapaces.

Il y a une raison évidente à cela. La dernière guerre qui avait tout balayé, morale, dignité, économie, lignes Maginot de tout acabit, religions (32), huma-

(30) "L'Américain way of life" comme le genre de vie français, thème majeur de tout spectacle, sont toujours des genres de vie familiaux.

(31) voir à ce sujet "l'Anti-Oedipe".

(32) sauf juive, mais c'est le même phénomène de défense.

nisme, appareils politiques et syndicaux, tout cela pêle-mêle, avait renforcé cette ultime forteresse socio-biologique qu'est la famille.

Là-dessus s'est greffée la fulgurante reconstruction économique-politique de l'après-guerre. Ce mélange vaut la peine d'être décrit à grands traits.

UN MELANGE EXPLOSIF

Dès que la reconstruction économique a débuté sérieusement- dans les années 50- la famille a aussitôt commencé à fonctionner comme une mini-société d'auto-investissement. Cela grâce évidemment à l'extension rapide du crédit (33).

Il s'est agi alors d'investir dans l'appartement (propriété pleine ou co-propriété) puis dans la voiture (34) enfin dans le frigidaire, puis la machine à laver, sans parler de la sacro-sainte télévision.

On ne soulignera jamais assez que l'on assiste alors à une modification profonde de l'évolution, par ailleurs absolument imprévisible à l'époque de Marx. Loin de développer des moyens collectifs d'habitation, de transport, de conservation alimentaire, de lavage, de communications, on développe les auto-investissements onéreux "individuels". En fait ce que l'on oublie c'est qu'ils ne sont nullement individuels, mais familiaux. Il n'y a donc pas opposition entre le collectif et l'individuel, mais entre deux "collectifs", celui de l'immeuble, du quartier ou de la cité (imaginé par les socialistes du 19ème siècle) et celui du collectif familial.

La meilleure preuve en est que c'est la famille qui paie et qui doit payer. Le crédit ne suffit pas à cela par sa seule vertu. Il faut y ajouter dans le ménage ces deux locomotives essentielles du mieux-être économique (35), que sont le travail des femmes et les heures supplémentaires.

Dès qu'une famille se fonde, l'homme et la femme se mettent à travailler comme des brutes pour accéder au quadruple paradis : appartement, voiture, frigo, télé. Rien ne pèse en regard : c'est la phase d'accumulation primitive du capital (à crédit) familial. Tous les sacrifices et toutes les ignominies sont bons en regard de cet impératif. L'amour est mis au rencart. On en discutera plus tard, en parlant des enfants (36).

(33) un crédit plus onéreux que le crédit industriel.

(34) qui a été surtout à l'époque, un substitut aux logements exigus et peu confortables. Substitut d'autant plus aisé qu'en France la politique gouvernementale misait plus sur l'automobile que sur la construction (voir A. Sauvy).

(35) En dehors de la baisse des prix de revient par l'augmentation de la production (voir suite page suivante)

La famille fonctionne alors comme une petite usine capitaliste. Mais la décennie des années 50 disparaît vite à l'horizon. On aborde avec les années 60 un second palier de "l'abondance". Les investissements lourds sont assurés, on peut passer à la "société de consommation", celle des Prisunic, puis des supermarchés. Entre temps, l'énorme machine à fabriquer les commodités camelotes (jusqu'aux gadgets), cette production d'O.S. pour des O.S., s'est mise en branle. Les autoroutes conduisent, le samedi, les familles dans les temples électroniques que sont les supermarchés, où l'on trouve de tout, de la valise écossaise au déodorant, en passant par les jouets pour petits et grands, sans parler de l'éternelle "bouffe" du bon français.

Le matériau roi, corps de l'objet ou emballage, est devenu le plastique qui, réduit en cendres, ira empoisonner notre atmosphère, polluer nos rivières et nos mers, asphyxier nos poumons.

Mais avant d'être écologique le problème est économique. L'Homo economicus est une abstraction (cet "homo" serait-il un prolétaire). Ce n'est pas l'Homme, avec un grand H, qui consomme, mais la famille. C'est papa, maman et moi. Moi, moi, moi. Une fois de plus. L'Etat, la société, les syndicats, les associations diverses le savent bien puisqu'ils accumulent les prestations familiales, les dégrèvements d'impôts, les services sociaux qui s'adressent tous à la famille.

Les publicitaires le savent encore mieux pour qui tous les paquets de détergers, les maxi-bouteilles, les containers, sont familiaux et pour qui les fêtes sont des fêtes des pères ou des mères.

Au-dessus de tout, il y a les "petits moi", les enfants, qui sont les plus formidables consommateurs directs et indirects: directs c'est les bonbons, les gâteaux, les landaus, les vêtements, les cartables, cahiers, crayons, livres, puis le vélo, la mobylette, la moto, le magnétophone, les disques, appareils de photo, cannes à pêche, équipements de vacances... que sais-je encore. Indirects c'est la "voiture de papa", "la coiffure de maman", les petits plats (cuisinés) de maman, la chemise à la blancheur "Truc ou Machin", le parquet sans fatigue, ou la peinture sans peine, sans parler de l'anti-puces ou les conserves du toutou familial...

Tout cela fait des sommes folles. Tout cela est fabriqué par des millions d'O.S. vendu par des centaines de milliers de petites vendeuses, organisé par un nombre égal d'employés, qui tous se précipitent à leur tour, acheter les mêmes choses.

(suite du renvoi (35) et (36)):

tivité technique et sociale (vente de masse) qui est évidemment le phénomène crucial.

(36) les enfants qui constituent le plus grave des détournements de l'amour, de l'amour sexuel, le seul chez les jeunes.

Tout cela fait marcher l'Industrie jusqu'aux laminoirs continus, aux hauts fourneaux, à la pétro-chimie, ou aux ordinateurs.

Ce que les marxistes publient tout absorbés qu'ils sont par la "production des moyens de productions" - c'est que, comme pour la T.V.A., il y a un bout de la chaîne, celle du consommateur final (où la T.V.A. n'est pas remboursée, où la production devient consommation et consommation polluante et aliénante). Ce bout de la chaîne, c'est à 70 ou 80% la famille et non un individu abstrait. Et quelle famille! Une famille qui ne finit pas de s'éterniser avec une scolarité obligatoire qui se prolonge et une instruction volontaire qui s'étend jusqu'à 17 ou 18 (l'indispensable bac), 22, voire 25 ou 27 ans parfois.

Le phénomène est en théorie moins marqué chez les paysans et les prolétaires. Mais cela est surtout vrai pour les nouveaux prolétaires (paysans, étrangers immigrés) mais beaucoup moins pour les fils d'anciens prolétaires qui veulent s'en sortir au moins dans leurs fils ou leurs filles.

C'est ainsi que l'on assiste à une incroyable infantilisation de la société (près de 12 millions "d'enfants" à l'école, au collège, au lycée ou à l'université, sur 50 millions d'habitants). Infantilisation qui gagne d'ailleurs les parents qui agissent éternellement avec leurs "mômes" comme s'ils avaient cinq ans et qui jouent à papa, maman (en comptant les enfants nés les uns après les autres) durant trente ans de leur existence d'adultes. Si nos ancêtres les siècles et des millénaires passés, revenaient sur terre, ils seraient effarés.

Tout cela est dû d'une part, à l'idée absurde que l'élevage des petits d'hommes exige des durées croissantes (37) et d'autre part, à l'allongement considérable de l'espérance de vie (dans les pays avancés plus de 70 ans pour les femmes, 67 ans pour les hommes). (38)

Non seulement on accumule sur terre les hommes, mais encore on accumule les années-homme. Les répercussions sur cette omniprésente famille sont évidemment catastrophiques pour les couples comme pour les "enfants".

Arrivé à ce point il faut bien parler de la sexualité d'autant plus qu'on nous rebat les oreilles avec sa "libéralisation". C'est évidemment un domaine où règne la plus grande hypocrisie. Comme toujours, on y retrouve en position centrale,

(37) on a même avancé des arguments "biologiques" à l'appui de cette évolution aberrante et criminelle.

(38) mais deux ans seulement après la retraite moyenne!

l'éternelle famille nucléaire moderne, le triomphe sacré de papa, maman et moi.

Pour bien situer, dès l'abord, les échelles quantitatives (les paramètres, selon ma méthode) imaginons une expérience fictive (mais techniquement possible): on dote tous les êtres humains de capteurs ou de senseurs, comme les cosmonautes, mais ayant pour caractéristiques d'être des capteurs sexuels. On s'apercevra sans aucun doute que l'immense majorité des "coups tirés" le sont au sein du mariage (39). Cela en dépit de la "liberté" moderne des mœurs, ainsi ramenée à de plus modestes et justes proportions. Autant dire que la famille monogamique occidentale est le temple de la sexualité, même s'il est tempéré par la prostitution et le cocufiage généralisé. Mais le problème, si l'on se place au point de vue strict de la sexualité (qu'elle soit d'ailleurs maritale ou extra-maritale) est de savoir ce que "valent" en coups tirés leur qualité (40). C'est ici où triomphe l'hypocrisie.

Je reconnais cependant que de tous temps historiques, la sexualité a varié considérablement selon les classes (41) Elle a en tous cas toujours été plus "libre" dans les classes dominantes, voire débridée dans les petites castes privilégiées.

La modernisation en la matière ne réside, comme en tout, que dans une démocratisation des mœurs dominantes. Mais à y regarder de près, cela ne va pas bien loin. (Pornographie?) (42).

L'intérêt n'est d'ailleurs pas là. Il réside dans la notion spécifiquement moderne de l'amour marital. Du mariage d'amour, comme une sorte de copie édulcorée de l'amour passion, posé comme règle ou comme idéal. Sur le mythe de l'amour passion, librement choisi, C'est un phénomène très récent, qui remonte en gros au 18ème siècle, idéalisé dans la littérature du 19ème et massivement diffusé au 20ème par les mass-média audio-visuels.

Il s'y greffe de nos jours la formidable compensation que constitue l'amour sexuel dans des sociétés qui sont dominées par le "métro-boulot-dodo". Et voilà que cette manie de l'amour passion se conjugue avec la persistance du mariage monogamique occidental. Il en résulte une véritable explosion de contradictions à tous les niveaux, y compris celui de la famille, c'est-à-dire des enfants et de leur éducation.

(39) même s'ils diminuent avec le temps, la durée du mariage, comme c'est la règle.

(40) comme on dit maintenant, la "qualité de la vie".

(41) il y a toujours eu une sexualité "populaire" assez simple et saine. C'est quand même de moins en moins vrai.

(42) la "pornographie" ne réside d'ailleurs pas dans les actes sexuels qui, même les plus simples, sont par définition "pornographiques", mais dans leur représentation, leur spectacle.

On trouve ici, sous forme de pure dynamite, l'allongement de l'espérance de vie. "Autrefois", c'est-à-dire, il n'y a pas bien longtemps, les hommes, quand ils le pouvaient (43) se mariaient tard (25 ou 30 ans) et vivaient peu longtemps. Si bien qu'il était très rare qu'un mariage dure plus de vingt ans. Et l'on voudrait de nos jours, à la limite, que l'on se marie à vingt ans et que l'on reste unis jusqu'à soixante dix ans, soit durant cinquante ans. Même s'il ne s'agit que de quarante ans, l'absurdité est la même. Il y a certes les divorces, qui ne sont pas faits pour les chiens, mais c'est oublier que 90% des couples en France ne divorcent pas.

Et l'on viendra ensuite nous dire que le mariage est la forme de la stabilisation des rapports sexuels. Parlons plutôt de la nature de cette stabilisation. Est-ce "l'amour le samedi soir" qui levient rapidement la règle après quelques années ou quelques mois? En fait, on camoufle la réalité, tout d'abord derrière l'amour conjoint des enfants, en oubliant que c'est là un tout autre problème qui a peu à voir avec la sexualité (44), sauf négativement, comme je le montrerai plus loin. Ensuite on cherche d'autres compensations aux couples, telles que la destinée commune, les hauts et les bas de la vie du vaisseau économique-social qu'est la famille. Ce qui est évidemment encore plus étranger à la sexualité propre. Dans les nombreuses interviews et enquêtes on ne trouve que des expressions vagues (mais toujours les mêmes), telles qu'"affection", "compagnonnage", "maternité", sentiment "plus profond", "plus vaste", "différent", "en évolution", voire "amitié amoureuse".

C'est vraiment sous-estimer le problème. La vérité est à la fois plus profonde et plus dramatique. Un long mariage (20 ans par exemple, mais souvent moins) crée tout simplement un état de symbiose entre les époux. L'un ne peut perdre l'autre sans s'amputer lui-même. L'un ne peut être malade ou malheureux sans que l'autre le soit peu ou prou. Dans une catastrophe ou en temps de guerre, les périls que court l'un sont les tourments de l'autre. Cela peut aller jusqu'au sacrifice de la vie de celui qui est hors de danger pour celui qui est menacé.

A bien chercher je ne trouve qu'une situation comparable: la symbiose qui existe entre le chien et son maître (au point de vue du chien évidemment) (45). Il y a cependant deux différences: la première c'est que la symbiose du chien et de l'homme (qui remonte certainement au paléolithique et non au néolithique) est inscrite dans le code génétique du chien qui n'est devenu domestique qu'au prix d'une mutation. La "symbiose" de la femme et de l'homme mariés ne nécessite aucune inscription dans le code génétique. Génétiquement, il existe des mères -durant le

(43) avant le 15ème siècle le ménage a parfois été un luxe que tout le monde ne pouvait pas se payer.

(44) Le "Chéri, je veux un enfant de toi" est une rigolade sexuellement parlant. J'ai connu des gouines qui l'ont dit à leurs petites amies.

(45) la symbiose entre la mère et le bébé est toute temporaire et ne dure pas, par définition (bébé) toute une vie. Ses facteurs sont d'abord hormonaux.

jeune âge des petits- et c'est tout. Il est même fort peu probable qu'il existe des pères individuels génétiques. Le père collectif génétique existe certes, semble-t-il jusqu'à chez les primates (46). C'est probablement cette caractéristique qui s'exprime en fait dans "l'amour paternel".

La seconde différence c'est que dans le vieux couple cette symbiose est en général réciproque, alors que pour le chien et l'homme, elle est à sens unique, partant du premier vers le second (47).

En fait, cette symbiose ne fait que contrarier la sexualité du couple. Selon le concept moderne de l'amour sexuel, le mariage durable (et fidèle) est un échec. Il n'aboutit qu'à la désaffection sexuelle et même le plus souvent à l'impuissance de la femme et de l'homme.

Et puis, dès que les enfants arrivent, ils pèsent lourdement sur le couple, et en particulier sur la condition féminine. Génétiquement cette fois-ci l'élevage des tout-petits incombe à la femme. Il en résulte un formidable transfert de l'affectivité sexuelle de celle-ci sur l'enfant. Le pire est que l'homme, dans notre société, n'en est pas exempt.

Cela en est arrivé à un tel point que les femmes des divers mouvements de libération de la femme (M.L.F.) ont considéré, à juste titre, que la maternité est bien moins "naturelle" qu'on ne le dit; je suis en tout cas forcé de constater que les seules qui aient émis des doutes sérieux (bien qu'encore confus) sur les vertus de la famille, sont des femmes en révolte contre leur condition. C'est à croire que cette prise de conscience ne pouvait venir que d'elles, qui sont, de tous temps cette fois-ci, les seuls véritables agents de la reproduction et de l'élevage des petits. Dans la "nature" le mâle n'est jamais qu'un accessoire, les biologistes le savent bien.

Toujours est-il que la stabilisation sexuelle dans le mariage tend à s'effacer devant l'élevage des petits. Aussi, lorsque, comme cela devient de plus en plus

(46) à moins qu'il n'y ait dans ce sens une mutation génétique chez l'Homo Sapiens voire l'australopithèque. Je ne le pense pas et pour ce dernier on ne le saura jamais.

(47) on a assisté par deux fois à la télé à un beau et monstrueux film où l'on voit un homme âgé errer toute une nuit dans un cimetière. On le retrouve à l'aube, mort couché sur la tombe de sa femme. Mais il n'est pas mort d'amour, comme le film l'insinua. Il est mort de manque symbiotique.

fréquent actuellement, cet élevage se prolonge jusqu'à 20 ans (service militaire) voire 25 ou 26 ans (études prolongées), la famille devient positivement une monstruosité. A tous points de vue : sexuel, économique, éducatif. Une monstruosité pour les enfants comme pour les parents.

LA MISERE SEXUELLE

L'Amour avec un grand A est un leurre, un piège à cons. Il ne constitue que les oripeaux avec lesquels on tente de voiler la misère sexuelle, pour reprendre la profonde expression de Reich, qui est le lot des adultes, comme des jeunes. Non pas que l'amour ou son sentiment n'existe pas. Je serais tenté de dire: malheureusement il existe. Mais c'est un sentiment relatif et fugitif, fragile en tous cas, et qui s'accommode certainement mieux de liaisons épisodiques des amoureux passionnés que du mariage, même s'il n'y est pas impossible.

Ce piège à cons (dans tous les sens du terme) si on l'analyse, se ramène à la situation oedipienne, donc à la famille triangulaire moderne. C'est la raison pour laquelle les jeunes hommes (dès 16 ans) et les femmes, tous deux sexuellement plus favorisés que les hommes mûrs, hypersexualisés, sont les modèles privilégiés de la misère sexuelle. La libération des coeurs pour réelle qu'elle soit en un sens, ne change rien à l'affaire. La société toute entière tire vers l'infantilisation croissante de ses membres.

En un mot, il n'y a plus d'adultes, alors que "l'amour" n'est concevable qu'entre adultes égaux (48). C'est la raison pour laquelle la sexualité positive du couple est tuée neuf fois sur dix et que celle des jeunes, infantilisée, est une fiction.

Ce qui n'est pas une fiction, c'est cette infantilisation. L'usage de la pilule en est un exemple frappant. Non seulement elle n'est utilisée au maximum qu'à 27% (Australie) mais encore celles qui l'utilisent sont en général des femmes mûres excédées par leurs grossesses à répétition et presque pas par les "jeunes filles".

Mais si la "misère sexuelle" est la règle de nos jours, la sexualité n'est pas tout. Ne serait-ce que parce qu'elle se transforme (se transcende) en reproduction et élevage des petits d'hommes, d'une manière quasi automatique. Dissocier consciemment l'acte sexuel de la reproduction a été une chose positive. A condition tout au moins que l'on n'oublie pas la reproduction qui en découle presque toujours un jour ou l'autre.

A l'époque où la reproduction élargie des hommes devient le phénomène central de l'économie et de la société, un tel oubli est criminel.

(48) c'est la seule explication valable de l'homosexualité antique: l'amour n'étant possible qu'entre égaux, il ne pouvait se déclarer qu'entre hommes libres, les seuls à être placés sur le même pied. Les femmes au gynécée et les esclaves (femmes ou hommes) en étaient exclus, sauf exceptions.

Il faut se poser la question : pourquoi l'espèce humaine se reproduit-elle trop? Ce n'est certainement pas parce que le nombre de coups tirés est trop nombreux (49) La spermatogenèse a toujours été très généreuse dans la nature.

Le vice - car il y a vice- doit être trouvé dans la famille elle-même. Elle est devenue une anti-régulation de l'espèce et même une véritable "cochonnerie". Tout le monde baise fictivement là-dedans à tort et à travers, dans ce théâtre oedipien. Papa, maman, grand'papa, grand'maman et les enfants, le frère et la soeur compris. Idéalement, c'est une immense partouze hypocrite et secrète. Le pire c'est quand fi-fils et fi-fille se marient à leur tou., c'est papa ou maman qu'ils baisent encore. Ou tantine ou tonton. Heureusement, toutes ces obscénités familiales (49 bis) ont une traduction en langage scientifique. C'est ce qu'on appelle la fécondité sélective et qui fait que non seulement les groupes ethniques, même minuscules, se reproduisent de préférence entre eux, mais encore qu'au bout de quelques décennies les souches ancestrales ne représentent que 25% de la population de l'époque. Durant des siècles (sauf lors du grand brassage des premiers âges de l'antiquité) (50) l'homozygotie (51) a été la règle. C'est elle qui explique la stabilisation des nations, cette plaie dont a dérivé la plupart des guerres.

Malheureusement, le néo-marxisme -cette idéologie dominante- (52) ignore superbement la famille comme telle. Ignore la première et la plus importante des productions: celle des êtres humains.

C'est justement cette ignorance systématique que j'entends renverser. C'est aussi pour cela que je m'adresse avant tout aux jeunes qui, seuls ou presque, sont susceptibles de le comprendre. Je sais que cette jeunesse elle-même, serait-elle anarchiste, est, surtout en France, foncièrement néo-marxiste. Pourquoi pas? C'est une bonne chose tant que l'on ne tombe pas dans la logomachie trotskysante ou même maoïssante. Aussi je n'ignore pas que l'on me reprochera de ne pas me placer à un point de vue de classe et de vouloir "dépasser" les classes. Ce qui est le crime des crimes. En fait je ne fais ni l'un ni l'autre. La survie de l'espèce humaine peut bien aussi passer par la lutte de classe, mais il est clair qu'elle la surdétermine, comme je l'ai dit, puisque c'est la place de l'histoire dans la destinée du phylum humain qui est en cause.

(49) On pourrait même dire que c'est à cause du contraire.

(49 bis) Ce ne serait plus des obscénités si tout ce beau monde se baisait réellement ce qui est réservé à papa, maman. Mais idéalement ce n'est pas non plus eux qui se baisent réciproquement, mais papa ou tantine.

(50) vive les Invasiens et le viol!

(51) il est difficile de juger qui est le plus favorable génétiquement de l'homozygotie ou de l'hétérozygotie. Tout ce que l'on sait c'est que les espèces ont besoin d'une certaine variabilité génétique.

(52) même ses adversaires y participent.

CLASSES ET REVOLUTION

Mais je ferai deux observations plus concrètes à l'intention de ces jeunes. Les classes aussi se "reproduisent" et cela de deux manières. La première est une reproduction sociale et pose la question: comment le prolétariat "se reproduit-il"?

Il suffit de mettre les pieds dans une usine (53) pour se rendre compte qu'on y trouve beaucoup moins de "vrais" prolétaires (de père en fils) que de travailleurs (paysans, émigrés, déclassés, marginaux) en voie de prolétarisation. Leur fabrique c'est justement l'usine, son régime, sa micro-société, qui jour après jour sort de sa chaîne des prolétaires plus que de voitures ou des postes de télévision.

Les maigres statistiques qui existent en la matière (54) confirment ce point de vue: depuis un siècle, la part du prolétariat héréditaire ne fait que diminuer. Celle du nouveau prolétariat ne fait que s'accroître. Les fils, petits fils et arrière-petit fils d'ouvriers sont souvent sortis de la condition prolétarienne. En revanche, l'usine absorbe en nombre croissant, une nouvelle main d'oeuvre dans la société civile. On dirait une immense machine qui aspire puissamment dans toutes ou presque les couches de la société son matériel humain, le transforme, le prolétarise, pendant que de l'autre côté elle éjecte de l'atelier (à l'extérieur ou en son sein, sous forme de techniciens ou de bureaucrates) de nouvelles classes ou couches moyennes (55).

Toujours est-il que la plupart des difficultés pratiques que rencontre l'agitateur professionnel à l'usine, provient du fait qu'il n'a pas affaire à des prolétaires mais à des hommes et des femmes en voie de prolétarisation et parfois même à des prolétaires en voie de déprolétarisation(56). Autant dire que le "point de vue de classe" dans ces conditions ne va pas de soi. (57).

L'autre argument c'est que cette "classe ouvrière" elle aussi, se reproduit biologiquement, comme tout le monde. Et cela, comme les autres, par le truchement de la famille, tout aussi triangulaire, tout aussi oedipienne, également consommatrice et aussi auto-investisseuse. C'est au niveau de l'instruction, de la scolarité, que le "peuple" se trouve le plus défavorisé et placé dans une sorte de ghetto culturel. Mais ici encore, malgré les apparences, on retrouve la famille, avec ses tabous, autoritaires et sexuels, son mythe de la réussite scolaire, son irrépressible tendance à l'embourgeoisement. Les ouvriers, à cet égard, sont souvent pires que les

(53) j'y ai passé en plusieurs fois, cinq ans de ma vie, comme manoeuvre ou O.S.

(54) Voir Michel Collinet : "Essai sur la condition ouvrière".

(55) Comme je le montrerai dans le corps de mon livre, cette absorption de la société civile par les grandes unités industrielles est en effet antagonique: au pôle de l'organisation et au pôle de l'exécution.

(56) les deux phénomènes peuvent même se télescoper.

(57) particulièrement dans le cas d'O.S. frais émoulus.

classes moyennes et on trouve de moins en moins une "culture" propre au prolétariat. Tout cela s'est dissous dans la voiture, la télé et le super-marché. La relative "promiscuité" sexuelle primitive (58) fait aussi partie plutôt du passé.

Ce que l'on peut constater en revanche, c'est une néo-sexualité de banlieue, toutes classes confondues, qui est très différente. Il en est de même de la néo-violence ou de la néo-délinquance, dans lesquelles l'on saurait difficilement déceler une signature de classe. Cela dit, je reconnais qu'il y a un inconvénient majeur à ce type d'analyse sociale: elle tend à noyer le marxisme dans le sociologisme. C'est d'ailleurs la tendance la plus répandue.

Mais si danger il y a, où est-il exactement? On pressent qu'il s'agirait d'un néo-réformisme, mais lequel?

Je me suis heurté à ce problème il y a plus d'une douzaine d'années, lors de la parution des derniers numéros de la revue "Socialisme ou Barbarie" avec lesquels je n'étais plus d'accord. On y donnait - surtout dans les sociétés occidentales - une place prépondérante à la manipulation de masse et à la "reprivatisation" qui en résulterait. C'était penser que les gens croient réellement que la lessive "X" lave vraiment plus blanc!

Mais c'était surtout oublier que l'Etat était de plus en plus tentaculaire et l'univers industriel de plus en plus omniprésent et totalitaire (59). Que de plus en plus l'histoire elle-même pourrait être totalement englobée par la formule: " De la contrainte à la violence".

Le "sociologisme" amène à renoncer concrètement à la lutte contre la société-état et contre l'usine-état, contre ses flics et ses chefs. C'est ce qu'ont compris les maos, ou plutôt mao-spontex, français, mais que malheureusement, ils ont dénaturé par un "triumphalisme" sans grand rapport avec la réalité des luttes sociales qu'ils imaginent toujours comme elles devraient être et non comme elles sont. Ce sont un peu les Corneille de la révolution!

Ma démarche qui a suivi Reich - pratiquement inconnu à l'époque - (60) m'a mené à faire l'alliance entre la contrainte de l'état et celle de la famille. Seulement Reich est un psychanalyste et pour lui la contrainte familiale c'est avant tout la contrainte sexuelle. Pour lui aussi, la famille, si elle est vraiment le temple de la sexualité, n'est que très peu celui de la consommation (il écrivait cela en 1933 ou avant) et moins encore le lieu privilégié de la reproduction élargie des hommes eux-mêmes et donc le véritable moteur, à la fois de l'expansion industrielle et de la destruction écologique de la terre (de la biosphère comme on dit maintenant).

(58) qui est d'origine paysanne et remonte à des millénaires.

(59) j'aurai à démontrer que l'usine constitue une société totalitaire en soi, ce qui réduit passablement l'écart, d'ailleurs réel, entre les sociétés totalitaires de l'Est et "démocratiques bourgeoises" de l'Ouest.

(60) sauf pour la "fonction de l'orgasme" moins politisé que la "révolution sexuelle" ou la "psychologie de masse du fascisme".

Mais il faut aller plus loin. Si la famille est bien le lieu, entre autres, de ces deux crimes majeurs qui sont la destruction de l'amour et celle de la spontanéité des enfants, elle est aussi devenue, comme je l'ai dit, l'obstacle principal à la survie de l'espèce.

Heureusement, la jeunesse commence à s'en rendre compte confusément. La principale raison en est que la vie pour les jeunes est devenue INSUPPORTABLE, et le sera de plus en plus. C'est une motivation à la révolte qui vaut bien la misère, la faim, et la lutte de classe. D'autant plus que ces trois éléments subsistent largement dans nos sociétés.

Mais la contrainte généralisée (61) - qui fait de nos sociétés des sociétés de type néo-fasciste larvé - est expérimentée par le jeune, dès l'enfance, dans la famille, bien avant de l'être dans la société. Cette expérimentation primaire est toujours sous-estimée par les révolutionnaires. On n'en perçoit, au mieux, que les conséquences (62): la contestation, les "casseurs", voire la drogue.

En fait les jeunes réagissent à la contrainte familiale en vivant dans un autre univers, ou au moins en ayant une double existence, l'une apparente pour la famille, les profs, les adultes, et l'autre pour eux-mêmes. En fait, cet autre eux-mêmes est caché sous des tonnes d'hypocrisie que les parents, les mieux intentionnés, les plus libéraux, voire les plus "révolutionnaires", ne soupçonnent même pas.

Il faut voir les choses en face: les jeunes ne sont déjà plus de notre univers, ils sont réellement comme débarqués d'une autre planète. Et cela ne fera que s'accroître. Si la structure familiale persiste indéfiniment, ils ne se contenteront plus un jour de "cracher à la gueule" de leurs parents, mais ils les hâcheront en petits morceaux. On pourra bien alors crier à la perversion!

Il n'y a pourtant rien de moins pervers que leurs motivations. On n'étouffe pas sous une couverture sans vouloir l'arracher. Mais voilà, ils ne savent pas très bien comment faire. Attendre - et même préparer - la grande révolution, serait-elle prolétarienne, ne change pas grand'chose dans l'immédiat. Or c'est -à juste titre- l'immédiat qui intéresse quand on étouffe.

C'est ici que les "vieux" peuvent et doivent les aider. Au lieu de les enfoncer. Ce n'est pas facile, surtout s'ils ne comprennent pas qu'être révolutionnaire de nos jours c'est préparer la révolution pour une race de jeunes hommes et femmes déjà différents et bientôt totalement différents de ce que nous sommes (63). Des

(61) qui repose pour pouvoir s'exercer efficacement sur des moyens de violence sous-jacents.

(62) au fond assez secondaires.

(63) en fait leur environnement, bien qu'il soit le même, est totalement différent du nôtre, ou si l'on préfère, est perçu différemment.

étrangers, et, je le répète, des êtres d'une autre planète. Seules les singeries, (au sens propre) familiales les rapprochent de nous (64).

Ce sont ces jeunes (peut être encore dans le ventre de leur mère) que nous, les "néolithiques" devront aider. Cela pose un problème grave: ils nous seront (ils nous sont déjà) en grande partie incompréhensibles et nous devons leur être compréhensibles.

Alors se pose ici une question plus fondamentale: ont-ils donc, dans ce cas, besoin de nous, de notre aide? Pourquoi ne pas les laisser se débrouiller eux-mêmes? Ne sont-ils pas les seuls à pouvoir le faire?

La réponse ne se trouvera ni dans l'expérience ou la culture des "vieux". La réponse se résume en une phrase: ils ont besoin de nous car ils naissent dans la civilisation du père et de la mère, dans la civilisation parentale. C'est leur "péché originel". Ce péché nous l'avons partagé et subi plus loin et plus longtemps qu'eux. Mieux encore: certains sont déjà eux-mêmes des parents, et l'immense majorité le deviendra bientôt. La famille se perpétue pour eux. C'est leurs enfants qui vont bientôt, s'ils n'y prennent garde, les découper en rondelles.

Alors, il leur faut comprendre qu'il est temps d'agir, (comme enfants et déjà comme parents) en tant que membres de l'espèce humaine, qui est une espèce sexuée, se reproduisant au sein de la famille.

C'est un peu le serpent qui se mord la queue et il faut rompre ce cercle éminemment vicieux. C'est pourquoi je lance l'appel suivant aux jeunes des deux sexes prolétaires ou non prolétaires :

(64) Je précise que je ne reprends nullement ici le slogan bateau selon lequel la révolution fera des hommes différents, des "hommes nouveaux" (qui n'existent d'ailleurs ni en Russie, ni à Cuba, ni même en Chine). Je dis qu'elle sera peut être faite un jour par et pour des hommes déjà différents de nous.

APPEL AUX JEUNES

Vous êtes piégés par la famille qui vous achète avec des gadgets, de l'argent de poche et l'assurance d'un toit et la nourriture. Vos évasions -même sexuelles- ne sont que mineures. Vous êtes des esclaves familiaux, au mieux des petits toutous que l'on gave ou des chats que l'on castré pour qu'ils ne fassent pas pipi partout.

Quoi que vous fassiez dans le cadre de la famille, ou avec la laisse familiale au cou, vous ne pourrez échapper à votre infantilisation prolongée.

La première raison en est économique: vous êtes des dépendants, des assistés. Et il faut bien vous le dire, vous êtes pour la majorité d'entre vous, des dépendants de luxe, attachés à vos mini-cassettes, vos radios, vos motos, vos appareils de photo, vos mini-jupes, vos collants ou blue-jeans. C'est là le salaire de votre démission d'adultes. Il est vrai que l'on ne vous a jamais dit que durant des millénaires, l'homme était un homme et la femme une femme dès l'âge de la puberté.

En clair, vous n'avez pas coupé votre cordon ombilical. C'est un état de chose scandaleux. Mais pour vous, comme pour vos parents, il semble se justifier par l'apprentissage ou par les sacro-saintes études. Pourtant, ceux d'entre vous qui travaillent déjà savent que, sauf lire, écrire, compter, les études ne servent pratiquement presque à rien. Que le travail réel s'apprend sur le tas. Qu'il n'est fait que d'attention et de fatigue. Et que les centièmes de millimètres de tolérance de l'apprenti tourneur ou le "Rodrigue as-tu du coeur" de l'employé ex-bachelier ne jouent strictement aucun rôle.

Ces apprentissages, ces écoles sont pourtant interminables, et interminablement vos parents vous répètent: "montre tes notes, tu ne travailles pas, tu sors trop..." Le plus grave c'est que vous vous laissez prendre à ces balivernes. Comme les filles se sont laissées prendre durant des siècles et des siècles aux vertus de la virginité ou de la maternité.

Vous sentez pourtant que la vraie vie est ailleurs, mais que tout est fait pour vous écarter de cette vie. Alors vous êtes doubles, hypocrites même, vous vivez deux vies: celle pour vous et celle pour vos parents, vos profs, ou pour la société. Ces deux existences sont si totalement différentes que même les parents les plus intelligents et les plus "compréhensifs" ignorent tout de votre vie réelle.

Mais il faut que vous vous mettiez bien dans la tête que le double jeu ne change rien au problème de fond qui fait de vous des attardés prolongés. Avec votre complicité d'ailleurs et en échange d'un tout petit confort matériel. Que vous restez-t-il alors en propre? Votre soi-disant libération sexuelle? Elle est de la frime, car seul un être libre peut aimer, même dans le sens le plus sexuel du terme. Quel que soit le nombre de coups -hommes ou femmes- que vous tirez, vous êtes dans ce sens

des castrés psychologiques. Et le pire c'est que vous avez toutes les chances de l'être aussi dans le mariage qui vous guette, au bout de quelques mois ou de quelques années au maximum.

Reste t-il alors pour quelques uns (la minorité) leur révolte? Quels que soient les oripeaux, mêmes révolutionnaires, dont elle se pare, cela ne changera rien. Les sociétés industrielles modernes sont trop puissantes, trop armées, trop scientifiques, trop réglées pour qu'on y échappe tant soit peu efficacement. La publicité et la propagande y sont trop omniprésentes, à chaque seconde pour que l'on puisse résister à leur invasion, jusque dans le subconscient.

Si quelques uns d'entre vous veulent se battre on leur enverra quelques paysans en uniforme avec des gaz lacrymogènes et bientôt avec des gaz incapacitants, démoralisants, euphorisants ou je ne sais quoi encore.

Et puis, cela ferait peur à mamar!

Ceux qui vous renvoient au grand soir où tout le monde est prêt à risquer sa peau se foutent de vous, et vous le savez bien. Et puis quel grand soir? Pour faire quoi? (65). Comme les Yougoslaves? Les Cubains? Les Chinois? Certains croient encore à la Chine, car c'est loin et que ce pays bénéficie de la plus grande mystification de l'histoire: il n'existe même pas une histoire de la Chine moderne puisqu'elle est réduite à la geste d'un seul homme, Mao-Tse-Toung, et à quelques comparses qui disparaissent d'ailleurs les uns après les autres, sans que l'on prononce leur nom en Chine même (Liou Shou Chi ou Lin Piao).

La culture et la politique officielle, fussent-elles "révolutionnaires", achèvent d'ailleurs de vous castrer, de vous infantiliser avec leur bla-bla-bla sur les grands ancêtres. Comme s'il ne suffisait pas pour cela du métier, des transports, ... et des enfants.

Car ne vous faites pas d'illusion, les "mômes" que vous êtes se transforment du jour au lendemain, avant même d'avoir eu le temps de faire "ouf", en parents.

Vous reconstituerez alors le système - la famille-. Vous vous mettrez à votre tour à élever un mur entre vos enfants et la vie réelle. On se marie jeune et beaucoup d'entre vous sont déjà des parents et vous vous apprêtez à traiter pendant 20 ou 25 ans vos rejetons comme des mômes (66). Vous êtes bien piégés dans le système.

(65) je ne parle pas des actions genre "fraction japonaise de l'armée rouge" (massacre de Lod) ou même de "la bande à Bader" qui sont des entreprises purement paranoïaques.

(66) cela risque d'ailleurs de vous coûter cher car les générations de l'an 2000 au lieu de cracher à la gueule de leurs parents, si la famille actuelle subsiste les hâcheront en petits morceaux.

Pourtant votre nombre devrait faire de vous, les jeunes, un géant: dans les pays arriérés, les moins de 20 ans sont plus de 50%, et dans les pays avancés au moins un tiers. Rien qu'en France, les écoliers, collégiens, lycéens, étudiants sont plus de 11 millions sur 50 millions d'habitants. Sans compter les jeunes apprentis les jeunes vendeuses ou les jeunes dactylos. Mais comme le géant Gulliver, vous êtes attachés, paralysés par mille et mille liens.

Mais le plus grave n'est pas là. Le plus grave est dans le fait qu'au moment même où l'on vous infantilise massivement, votre révolte- même confuse- prend sa véritable perspective. Elle n'est nullement superficielle. Elle remonte même au fond des âges, et c'est à vous qu'incombe la tâche de résoudre la crise de l'humanité et d'assurer la survie de l'espèce.

Si vous voulez faire comme vos parents, vous n'avez qu'à abandonner et attendre la retraite en baisouillant le plus possible.

Ou alors, il faut prendre le taureau par les cornes. Couper une fois pour toutes le cordon ombilical, refuser l'infantilisation pour vous et pour votre descendance.

Il n'existe pour cela qu'une seule méthode: partir, quitter le domicile familial. On ne peut pas désertier de la société -elle nous entoure de partout- on peut désertier la famille.

Mais quand? A quinze ans au plus tard. C'est-à-dire à l'âge d'homme et de femme. A l'âge où les hormones en font des adultes. (67).

J'ai déjà dit qu'il y a au moins 11 millions de "mômes" comme on dit aujourd'hui. Il faudrait que "demain" 5 millions -les plus âgés- désertent le domicile familial. Il faudrait même que les jeunes parents qui ont déjà des rejetons de cet âge les poussent et les aident à partir. On ne doit pas garder des adultes, même de 15 ans, dans la prison familiale.

Il faut bien se rendre compte que ce serait alors, du même coup, le début de la véritable révolution. Le cassage de la mécanique sociale de l'oppression et de la manipulation consommatrice. Cela serait aussi faire voler en éclats l'autorité, toutes les autorités. Mais pour cela, il faut d'abord attaquer les choses à la racine, bouleverser les mentalités dans leurs fondements mêmes. C'est-à-dire dans ce qu'il y a de plus fondamental: la famille.

Tout cela est-il illusoire, utopique, folingue? Ce n'est pas à un vieil ex-bolchevique (68) comme moi qu'on racontera ces histoires. Les léninistes, stalinien,

(67) en fait cet âge est plus précoce et 15 ans est un chiffre "réformiste".

(68) nuance trotskyste, peu efficace, mais l'une des pires dans le bolchevisme. Cela jusqu'à ma dissidence avec "Socialisme ou Barbarie".

maoïstes, et même trotskystes en ont fait d'autres (69) Tout est question de motivations et d'organisation.

La motivation existe surtout pour les jeunes, parce que la vie est insupportable.(70) Je ne fais que tenter de la rendre consciente.

Parlons donc organisation.

Je ne me fais pas d'illusions : si 100 jeunes lisent ce pamphlet assez ésotérique, ce sera le comble (71). On est loin des 5 millions de jeunes que je viens de citer. La diffusion de ces idées ne peut être que le fruit d'un long processus. C'est heureux, car cette organisation ne devra venir que de vous-mêmes (72).

Cela dit, les "déserteurs familiaux" n'existent pas encore. Cela n'empêche pas d'imaginer les problèmes plus ou moins pratiques qu'ils seront amenés à affronter le jour où ils existeront (73).

Imaginons donc ces problèmes auxquels vous aurez à faire face si vous quittez votre famille dès 15 ans ou avant.

(69) ils ont changé la vie de plus d'un milliard d'hommes. Il est vrai que le fascio-nazisme ne s'était aussi pas mal défendu, si l'on peut ainsi dire.

(70) même s'ils ont pour se défendre une double vie.

(71) ou 1000 jeunes, s'il est bien diffusé.

(72) On touche là un vieux problème. Celui de la spontanéité et de l'auto-organisation, du refus de la conscience "introduite du dehors" selon le schéma léniniste. Les intéressés doivent s'organiser eux-mêmes, c'est maintenant accepté. Mais il y a une limite à ce raisonnement, sans quoi personne ne devrait influencer personne en écrivant, parlant, ou même pensant.

C'est évidemment absurde, car l'homme ne peut s'empêcher, génétiquement, de penser ou même de communiquer sa pensée. On n'y peut rien. Il faut être fou pour croire que la pensée ne peut être que la synthèse passive des pensées de la "base". L'astuce des maoïstes consiste seulement à soutenir que la pensée de Mao est la synthèse parfaite et unique de cette pensée de la "base" ou du "peuple". Quelle base? Quel peuple? Quelle synthèse, et surtout quel Mao? De quel cru (les "cent fleurs", "le bond en avant", "la révolution culturelle"), de quelle année? (voir les habits neufs du Président Mao).

(73) il ne s'agit pas ici de conseils, mais de probabilités objectives, compte tenu de la situation qui aura été créée par une telle désertion.

Où aller? C'est la première des questions. Au pire, chez un copain qui vous hébergera ou vous cachera dans une piaule. Au mieux, lors des beaux jours, sur la route, en stop, dans des "communautés", voire en faisant le trimard (petits travaux aux champs) ou la manche ou même en s'embauchant pour un temps dans une usine, un bureau, pas trop regardant sur l'autorisation parentale. (74).

En fait, l'on s'aperçoit très vite qu'il faut être plusieurs dès le départ, pour pouvoir s'entr'aider, avoir des signes de reconnaissance (pourquoi pas "D.F.", déserteurs familiaux?). En un mot s'organiser avec des planques où manger et coucher, des filières où trouver des adresses amenant à d'autres filières de travail (temporaire ou marginal), de planques, de ravitaillement, voire de distractions.

Il ne s'agit pas là d'une fantaisie généralisée de Hippies, ou de partouzes obligatoires. Mais d'une véritable organisation de fuite et de survie.

D'autant plus que les lois sur les mineurs ne sont pas faites pour les chiens et les flics pour se croiser les bras. Il vous faudra apprendre une sorte de clandestinité allant jusqu'à la fabrication de faux (papiers d'identité, de travail ou de scolarité).

Et puis surtout, il vous faudra faire marcher les filières, organiser des points de refuge, de secours, des haltes, voire des garderies d'enfants. Il n'est en effet pas question de partir par classes d'âges et les déserteurs familiaux doivent s'échelonner, mettons de 15 à 25 ans. C'est la seule manière pour eux de s'entr'aider efficacement. Il est de toute manière évident qu'il ne peut s'agir de l'addition d'entreprises, de fuites, purement individuelles, même si au départ les motivations ("ralbol" de la famille) peuvent paraître individuelles.

Il vous faut créer rapidement un "mouvement" ayant des signes de reconnaissance, un minimum d'organisation et surtout des moyens d'information. Sans information on ne peut que mourir dans le monde moderne.

La première des informations c'est la propagande et l'agitation, ce que les bolcheviques appelaient "l'agit-prop" et que j'appellerai l'auto-propagande et l'auto-agitation, utilisant tous les procédés, depuis celui du détournement des affiches de publicité, comme l'ont fait les Situationnistes (75), jusqu'aux tracts pour collégiens ou travailleurs, en passant par les brochures ou les journaux ronéotés de presse semi-légale ("free press, "underground", etc..) pour utiliser des termes anglo-saxons. (76).

(74) ce qui n'est pas facile.

(75) le bébé publicitaire du métro qui déclare, par exemple dans une bulle: "je me taille et toi?".

(76) parce qu'ils sont très en avance sur nous.

Il ne faut pourtant pas se faire d'illusions. Une telle entreprise de désertion familiale ne marchera que si les filles s'y joignent. Ce ne sera pas facile, car depuis des millénaires elles sont les plus défavorisées. Il ne servira à rien pour un garçon d'entraîner sa copine du moment si, une fois arrivée dans le mouvement "D.F.", on la fait taper à la machine ou préparer les sandwiches, et encore moins entrer dans le harem des petits chefs. En fait, surtout au départ, les filles devront s'organiser elles-mêmes et probablement très souvent à part des garçons. La ségrégation des sexes comme celle des âges, est une réalité du monde moderne, même si elle est une réalité regrettable. C'en est au point que moi, un homme et un "vieux" je fais appel à des femmes jeunes et à des filles jeunes pour qu'elles reprennent d'elles-mêmes, à leur manière, le flambeau de la libération et de la lutte contre l'infantilisme que je leur tends. Je suis persuadé que sans elles, rien ne se fera. Il y aura aussi les classes d'âge. Il est inévitable que les garçons ou les filles de 15 ou 16 ans auront tendance à se regrouper entre eux et non avec ceux de 20 ans. Ils n'ont déjà pas les mêmes goûts et la même formation (77).

Il leur faudra pourtant bien trouver des bases communes. En dehors de la lutte contre la flicaille et les lois, il en est une de taille. C'est l'auto-éducation, ou plutôt la co-éducation collective. Il ne s'agit en effet pas de partir, d'acquiescer son indépendance, si l'on est incapable de faire quoi que ce soit. Or, c'est en gros le cas pour les jeunes dans une société qui n'a de cesse de les infantiliser, dans une société qui les soumet à une école et à un apprentissage sans fin.

Jeunes, ne vous faites pas d'illusions, le grand argument de vos parents c'est que vous ne savez "rien faire". La première réponse consiste à dire que vous savez faire au moins une chose : "foutre le camp". Mais après? On vous attend au tournant.

Alors, il vous faut prouver que vous pouvez "survivre" sans eux. Puis même faire mieux qu'eux, aussi bien en matière de production matérielle que de reproduction humaine. Et ce n'est vraiment pas la mer à boire que de faire mieux qu'eux. Cela est vrai pour les femmes comme pour les hommes. Vos saintes mères ne sont pas mieux loties à cet égard que vos dignes pères. Les exemples qu'ils vous donnent sont également catastrophiques. Les mères apprennent à leurs filles à vendre leurs fesses et leurs nichons et les pères apprennent à leurs fils à acheter les femmes. Cela parce que les premières ne peuvent plus se vendre et les seconds n'ont pas les moyens de s'acheter de nouvelles femmes. Il faut croire les femmes des divers mouvements de libération (M.L.F.), quelles que soient leurs insuffisances et leur confusion: le sexisme est certainement l'une des plus grandes plaies de nos civilisations. Quand on y ajoute les enfants, c'est-à-dire la famille, c'est vraiment l'enterrement de première classe: l'enterrement de l'amour, comme des enfants eux-mêmes. Dites-vous bien une chose: vos parents ne sont pas admirables, mais au mieux de pauvres gens plus à plaindre qu'à haïr. Ils se sont laissés piéger par la famille super-consommatrice. Passe encore. Mais le plus grave c'est qu'ils n'ont qu'un but: vous piéger à votre tour. Ils sont appuyés en cela par les formidables moyens modernes de désinformation, de l'école à l'université, de la politique à la télé,

(77) et qu'en serait-il avec des "enfants" de 12 ans, tout aussi capables de "foutre le camp"?

de la publicité, du confort (commodités modernes) (78). On ne peut lutter contre cela que par l'auto-éducation des jeunes entre eux. Par l'auto-information.

Cela commence par la sexualité, le plaisir, la distraction, la joie. A notre époque ce sont des vertus qu'il faut apprendre, comme il faut apprendre leurs pièges, qui sont aussi bien l'Amour, avec un grand A (qu'il soit filial, maternel, ou sentimental) que les grossesses involontaires.

Pour ce dernier cas, les jeunes -surtout les femmes- devront organiser des filières de pilules et même d'avortement, ou de tout autre système anti-conceptionnel. Se débarrasser de l'esclavage biologique est le premier des devoirs de l'humanité. Organiser des échanges d'information et d'expériences, les plus avertis formant les plus jeunes. Il y a ensuite les enfants, car ils naissent quand même, volontairement ou non. Le problème de leur élevage, surtout dans la prime enfance, est délicat. Un enfant à l'abandon à cet âge dépérit, ne se développe pas, à la limite devient idiot. Les déserteurs familiaux avec enfants doivent organiser des sortes de kiboutz ou de communautés améliorées. Là aussi il faut échanger les expériences. Ces tentatives et leurs leçons doivent être publiées, largement diffusées et discutées.

Il y a aussi évidemment le problème de l'éducation. Il ne suffit pas de savoir lire, et compter (ce qui est le maximum pour beaucoup). Si la désertion de la famille entraînera souvent la désertion de l'école, n'ayez quand même pas trop de craintes. L'école ne sert pas beaucoup plus que l'armée. Un ancien curé défroqué, Illich, a pu écrire un livre très sérieux, basé sur des expériences réelles chez les portoricains d'Amérique, qui s'appelle: " Une société sans école" et qui prouve que tout peut marcher -et même mieux- sans école. C'est vrai pour les pays arriérés où la co-éducation est souvent la seule solution, mais ce que l'on ne dit jamais c'est que cela devrait être encore plus vrai dans les pays avancés où les moyens matériels d'informations et de contacts sont infiniment plus riches. Les déserteurs familiaux s'échelonnent sur une largeur de tranche d'âge d'une dizaine d'années (mettons de 15 à 25 ans). C'est largement suffisant pour organiser un formidable réseau sous d'auto ou de co-éducation généralisée, et bien plus efficace que l'école ou l'université. (79)

Les groupuscules politiques de gauche ont depuis longtemps fait la preuve que l'éducation interne entre jeunes, avait une efficacité parfois incroyable. (80)

Contrairement à ce que l'on croit, les choses sont encore plus simples pour le ou les métiers, pour les professions. L'école (même professionnelle) est tellement dissociée de nos jours, du travail réel, qu'un jeune doté d'un C.A.P. (ou d'un bac) est complètement perdu quand il arrive sur le tas (atelier ou bureau). En fait, ce

(78) qui ne sont ni négligeables, ni méprisables.

(79) d'autant plus qu'à haut niveau un certain nombre de "plus vieux" viendront d'eux-mêmes aider les jeunes. Voir plus bas.

(80) j'ai connu des jeunes prolétaires presque incultes qui ont fait des progrès si foudroyants en six mois ou en un an qu'ils dépassaient leurs "professeurs" intellectuels.

sont toujours ses camarades qui lui apprennent le travail.

Beaucoup de jeunes travailleurs vivent encore dans leurs familles. S'ils les désertent, ils seront à même d'apprendre à ceux qui n'ont pas encore travaillé ce que c'est que le travail, bien mieux que ne le feront jamais des générations de professeurs, tout juste (mal) formés pour enseigner un programme sans rapport avec la vie.

Et puis les jeunes D.F. pourront ainsi se former à devenir des travailleurs à la fois polyvalents, temporaires et marginaux. Si la désertion familiale doit automatiquement tuer en partie l'école, elle doit aussi, cela coule de source, tuer en grande partie le travail régulier et stable tel qu'il est actuellement conçu pour le plus grand malheur des hommes et des femmes.

La fluidité de la main d'oeuvre, de l'habitation, le recyclage dont on nous rebat les oreilles, ne pourront comme la contraception, être réellement réalisés qu'en dehors des normes sociales habituelles, et surtout en dehors des normes familiales.

Si vous partez en masse, il vous sera facile, à vous les jeunes, de réaliser rapidement une contre-société, -la vôtre- et de l'imposer. C'est cela la révolution et pas autre chose. Certes, en vous organisant vous-mêmes, vous rencontrerez sur votre chemin, en votre sein même, des groupes politiques ou des groupes de classe. Ce n'est pas en soi un mal, au contraire. Que ce soient des syndicats, des partis, des groupuscules, ils sont tous infiniment plus formateurs que l'école et que les parents. Mais alors, si vous êtes libérés de la famille, vous la soumettrez à votre critique (participante ou non) libre et active. Et vous pourrez être sûrs que tous ceux qui sont sclérosés (81) éclateront en morceaux.

Tous les jeunes qui ont fait Mai 68 rêvent toujours d'un Mai "éternel", d'une fête permanente. Mais ils n'ont analysé sérieusement ni Mai, ni la fête. La fête, de tous temps, cela a été le contre-poids (d'ailleurs intégré au système) à l'organisation sociale et aux contraintes des structures familiales. Nous n'en sommes plus là dans une humanité qui se voudrait devenue adulte.

Il faut s'attaquer aux racines des contraintes. Il faut s'attaquer au plus fondamental c'est-à-dire à "Papa, maman, et moi". La fête, si fête il y a (82) viendra de surcroît.

Voilà donc le "programme" que je vous propose. Il n'exige qu'un courage : celui de partir, de quitter la famille. Qu'une capacité: celle de s'organiser, qui est la capacité la plus simple, la moins spécialisée. La plus passionnante aussi. Les enfants-les vrais enfants, les petits-eux-mêmes le savent qui organisent leurs jeux entre eux.

(81) ce qui est malheureusement pratiquement toujours le cas.

(82) je suis persuadé que la vraie "fête" c'est la liberté entre hommes et femmes égaux. Le reste c'est de l'infantilisme.

Vous n'avez que deux obstacles : le sentimentalisme bête (83) et l'attachement économique à la famille qui vous entretient. (84)

A ceux d'entre vous -nombreux- qui veulent faire "la révolution", je dresserai ce petit tableau imaginaire.

Si demain 100.000, puis 500.000, puis un million de jeunes quittent leurs familles (85) que se passera t-il?

Tout d'abord, et paradoxalement, des centaines de milliers de parents se trouveront "trop riches". Trop riches d'argent, mais aussi de maxi-réfrigérateurs, de voitures, de gadgets, etc.. Je ne leur donne pas un mois pour réfléchir sur leur vie et leur profession.

Puis ils se retrouveront face à face comme couples. Je leur donne moins d'un mois pour réfléchir à leur vide sexuel, affectif, voire intellectuel.

Ils penseront évidemment aussi à vous, les déserteurs, avec un mélange de haine et de peur (pour votre sort "d'enfants"). Je ne leur donne pas deux mois pour réviser toute leur "morale". S'interroger sur leurs "valeurs" héritées de leurs parents et qu'ils s'apprêtaient à inculquer à leurs rejetons.

Mais qui dit désertion familiale dit, au moins en partie, désertion scolaire. Après les parents, ce sera au tour des professeurs de tout poil de se poser des questions. A leur tête le ministre de l'éducation nationale se trouvera aussi dans la situation paradoxale d'avoir trop d'argent, trop de crédits, puisque pour la première fois il devra faire face à des effectifs moindres au lieu d'effectifs toujours croissants.

Loin de se réjouir d'avoir enfin des classes de 25 élèves (ou moins) au lieu de 40, vos malheureux profs se mettront, pour une fois, à regarder les élèves qui leur restent avec inquiétude. Vont-ils rester? Vont-ils partir? Nos cours ne sont-ils pas absurdes, assomants et inutiles. Qu'est-ce que je fais avec mes "Rodrigue" ou mes "cryptogames", mon "édit de Nantes", mon "preterit" ou ma "racine carrée". (86).

(83) cela fera du chagrin à maman et à papa.

(84) les gadgets, les commodités, que vous pourrez d'ailleurs bien vous procurer tout seuls, après avoir éliminé les plus idiots.

(85) je ne parle même pas de 5 millions théoriques déjà cités.

(86) extrait selon une méthode qui remonte aux Babyloniens, il y a plus de 3000 ans!

Comme des curés dont les fidèles désertent l'église ils feront leur examen de conscience perdront leur assurance, et commenceront enfin à douter d'eux-mêmes. Croyez-moi ils ne feront plus les mariales, et ne joueront plus les vilains, ni les bons papas. Et les maîtres à penser iront se rhabiller, faute d'interlocuteurs.

Les répercussions de votre désertion seront plus graves sur le plan économique. Des pans entiers de la production pour l'infantilisation ou le sexisme s'effondreront en même temps que s'effondrera votre pouvoir d'achat familial. Les publicitaires qui misent à peut être 50% sur la jeunesse, s'arracheront les cheveux. Les "marketeurs" aussi.

En fait votre départ entraînera un phénomène d'implosion dans le système économique. Il ne s'écroulera pas pour autant, mais il lui faudra changer ses structures internes ses priorités, ses répartitions, en définitive ses choix.

Plus vous serez nombreux, en effet, plus il se créera de nouvelles demandes, de caractère plus collectif et correspondant aux besoins de la contre-société que vous serez en train de construire, à côté de l'ancienne.

Les bouleversements ne seront pas moindres sur le plan de la main d'oeuvre. En dépit du chômage qui frappe particulièrement les jeunes, la main d'oeuvre jeune reste importante. De plus, elle constitue une réserve potentielle indispensable, qu'il faut à la fois malmenier (comme on le fait) et avoir sous la main. Le bouleversement sera d'autant plus grand qu'un plus grand nombre de jeunes prolétaires participera au mouvement de désertion familiale. Avec seulement 100.000 jeunes "prolétaires" en moins, les industriels seront pris à la gorge. Il ne s'agira pas en effet d'une armée industrielle de chômeurs, acculés par leurs dettes et leurs charges familiales, prêts à courber l'échine pour trouver du boulot. Il s'agira de 100.000 jeunes disponibles et libres. Surtout de jeunes qui n'accepteront plus de travailler dans les conditions d'autrefois. Qui refuseront le travail stable, parce qu'ils n'auront plus besoin de stabilité (surtout familiale). Qui quitteront l'usine ou le bureau à la moindre brimade. Quand ils travailleront (ce qui leur arrivera évidemment, même si c'est irrégulièrement), les "D.F." pourront s'organiser entre eux, influencer leurs camarades et introduire un nouveau style de lutte de classe. Plus ils seront nombreux, plus ils pourront imposer leurs conditions aux patrons. Surtout aux patrons pris collectivement parce que le caractère fluide de leur main d'oeuvre sera leur principale arme. Les prolétaires adultes mariés, sont plus liés par le logement et la famille, les traites que par les chaînes de leurs ancêtres. Plus liés, car ces liens ils les acceptent, alors qu'au 19ème siècle les ouvriers se révoltaient.

L'état enfin sera gravement mis à mal. D'abord économiquement par les moins-value d'impôts directs et indirects. Ensuite par la sous-utilisation des investissements scolaires. Egalement par la difficulté de planification de l'emploi d'une main-d'oeuvre fluide. Enfin par l'indiscipline civique généralisée (désertion du vote, pour ne pas parler du sujet tabou de l'armée .(87)

(87) on imagine difficilement un "juteux" faisant la loi à une jeune recrue partie de chez lui depuis l'âge de 15 ans.

Reste une objection: tout cela n'est que du réformisme. Elle n'est que très partiellement valable parce qu'il s'agit en l'occurrence de réformisme révolutionnaire, puisqu'il s'attaque à la racine même de la société qu'est la famille. Et que cette attaque entraîne - comme je viens de le montrer- des répercussions en chaîne - un peu comme dans les réactions atomiques.

Il est quand même évident que le résultat ne peut être, à cette étape, que relativement limité.

Pour faire basculer la société, il faudrait, dans une seconde étape, entraîner concrètement dans la contre-société les plus jeunes parmi les "vieux adultes" (mettons jusqu'à 35 ans). C'est loin d'être impossible. Tout mouvement révolutionnaire doit un jour ou l'autre révolutionner les "vieux", les parents. Dans ce cas, il s'agira d'un phénomène de contagion qui s'attaquera d'abord à ceux, encore jeunes, dont la vie sexuelle, affective, familiale, professionnelle, est un ratage. Et croyez-le, ils sont nombreux. Certes, il faudra dans cette seconde étape, que les jeunes "D.F." hommes et femmes, les attirent activement, par la propagande, l'agitation, par des contacts de tous ordres, dans leur contre-société. Par des liaisons sexuelles aussi et pourquoi pas? Par enfin les nouvelles méthodes de "non-éducation" des enfants que les jeunes ayant des enfants pourront apprendre aux plus âgés qu'eux et déjà parents.

Plus concrètement, comment on peut élever des petits d'hommes en les préparant à partir dès, ou peu après, la puberté. Cette force d'attraction peut être immense. Si elle est suffisamment forte, les conditions de la révolution "totale", "définitive" en seront bouleversées. Nationalement et internationalement, car la "révolution familiale" sera internationale ou ne sera pas.

Je serais tenté à m'en tenir là, mais ce serait de l'hypocrisie. Il est clair que le tableau que je viens de faire est vraiment trop idyllique. Il ne tient pas compte de trois réalités.

La première - et la plus importante- tient au fait que tout cela est peut-être du cinéma. Que cela ne correspond pas à la sensibilité de la jeunesse dans ces années 70. Que, sauf quelques individualités, les jeunes préfèrent rester avec papa-maman, et qu'ils ne rêvent qu'à devenir eux-mêmes papa-maman. S'il en est ainsi tant pis pour eux et tant pis pour moi. Tant pis aussi pour l'Homo Sapiens et sa destinée. Après tout d'autres espèces ont disparu. Et puis le soleil ne disparaîtra-t-il pas lui aussi? (88).

La seconde réalité est bien plus concrète. Ne serait-ce que 100.000 jeunes sur les routes, dans la rue, dans des "refuges", ou même des "communautés", ce serait déjà un bordel immense. Surtout s'ils sont sans argent et encore mal organisés. Comment vivront-ils? Que feront-ils?

(88) j'ai déjà répondu à cet argument, spécifiquement anti-humain, en disant que l'homme par nature ne peut imaginer sa fin.

Je connais les réponses. Ils vivront d'abord sur leurs réserves ("volées" à la famille) sur les copains encore installés (mais il n'y a certainement pas seulement 100.000 lits disponibles en France du jour au lendemain). Alors, ils se clochardiseront, ils chaparderont. Et les filles que feront-elles? Peut-être n'y aura-t-il pour elles d'autre solution que la prostitution. Quant aux garçons, ils en seront réduits rapidement à la violence. Sans parler de la licence et de la drogue!

Au mieux ce mouvement de déserteurs familiaux sera moyauté par les partis politiques et les groupuscules des gauchistes qui y trouveront une masse de manoeuvre idéale.

Et puis, en fin de compte, ce sera l'échec, la débandade et même le retour à la maison chez papa-maman, l'oreille et la queue basses, après s'être bien amusé, avoir bien baisé, avoir joué aux "casseurs", et avoir laissé quelques plumes, dont les "leaders" en tôle.

C'est d'ailleurs à une échelle immense et dans un autre contexte ce qui est arrivé en Chine avec la révolution culturelle. Mao a mis dans la rue des millions et des millions de jeunes (Chine oblige). Ils s'appelaient les gardes rouges, étaient rompus à la discipline, encadrés, endoctrinés.

Qu'ont-ils fait? Ils ont tout cassé, envahi les usines, les universités, les administrations. Mis tout le monde au pas, organisé des auto-critiques publiques et battu et même tué. Puis ils se sont divisés en fractions diverses et hostiles et ont commencé à s'entre-tuer. Jusqu'au jour où, après des mois et des mois de pagaille, l'armée populaire est arrivée, les a pénétrés, jugulés et éventuellement massacrés (89). La preuve avait en tous cas été faite que l'on ne jette pas dans la rue des masses de jeunes de 15 à 25 ans (c'était l'âge des gardes rouges) sans casser beaucoup d'oeufs. Et cela dans un pays totalitaire, surmanipulé, surorganisé, surdiscipliné.

Cela m'amène à la troisième réalité. Celle du pouvoir légal, de la répression, de la majorité silencieuse. A peine un tel mouvement de désertion familiale se serait-il déclenché à une échelle notable, que l'on verrait se liguier contre lui toutes les forces sociales en place.

D'abord les juges (le mineur a le même statut qu'un aliéné), puis la presse, la radio-télé, enfin les flics. Sans parler des associations de tout poil et enfin les parents éplorés eux-mêmes, l'opinion en un mot.

Durant quelques semaines, ce serait une question de rapport de force, de capacité d'organisation semi-clandestine des jeunes et de la capacité de répression du pouvoir et de l'opinion. Mais de toute manière ce serait un beau bordel.

Je dois dire tout de suite que je ne mise pas sur ce bordel, même s'il est inévitable. Dans ce sens, je ne suis ni pour ni contre. Ni pour parce que la pagaille comme telle ne sera jamais une arme révolutionnaire assez puissante, ni contre parce que le "bordel" ne me gêne ni ne me choque. Il est même plutôt roboratif, corrosif et gai, bien qu'il implique des risques individuels et collectifs accrus (même des risques de morts violentes, mais ils seront toujours inférieurs à ceux que courent les bons automobilistes à chaque week-end. (90)

(89) il est vrai avec des "petits" canons, comme ont dit sans rire les responsables maoïstes aux journalistes en reportage en Chine.

(90) quarante ou cent morts provoquées par des "désordres" au lieu du week-end seraient considérées comme une catastrophe nationale majeure. Les risques de la "pagaille" seraient en fait bien moindres.

En revanche, je mise résolument sur la capacité d'organisation de la jeunesse, sur les conditions de la débrouillardise moderne (très différente du siècle dernier) aussi bien pour la nourriture que le logement ou le travail. En un mot pour la survie (comme disent les jeunes). Un des éléments essentiels à cette auto-discipline serait évidemment la participation d'un bon nombre de jeunes prolétaires au mouvement des déserteurs familiaux. Egalement la participation des filles (91). Une telle organisation sera d'ailleurs plus rapidement imposée- comme toujours- par la répression, l'imbécillité dominante et parentale que par des raisons purement matérielles, qui sont toujours secondaires et se diluent dans l'action. (92).

Voilà pourquoi je ne crois pas qu'un tel mouvement de désertion familiale massive soit impossible. Il dépend d'abord de la puissance des motivations qui existe à court ou moyen terme. Ensuite de la constitution d'une sorte d'idéologie correspondante, qui soit crédible. C'est l'objet de ce livre de la fonder.

COMMENTAIRES

Les pages que vous venez de lire constituent à la fois un pamphlet indépendant et l'introduction d'un livre. Elles sont à ce livre ce que le "Manifeste communiste" était au "Capital" et ce livre lui-même sera conçu comme un "mini-Capital" (93).

L'un et l'autre s'adressent en premier lieu à la jeunesse. Ce n'est pas pour satisfaire à un soi-disant goût du jour (94). C'est plus précisément parce que ce que l'on appelle le gauchisme (95) aux U.S.A., en Angleterre, en Allemagne, au Japon, comme en France depuis 68, a toujours tendu à substituer à la problématique de classe, une problématique de la jeunesse (y compris la jeunesse prolétarienne). (96).

Malheureusement cette substitution n'a jamais été clairement ni explicitée, ni fondée. Il en résulte une grande confusion qui paralyse toutes les actions, et qui a paralysé, en particulier, les actions de Mai 68. Rien n'a été fondamentalement changé depuis.

C'est cette lacune que j'entends combler ici. Il y a d'ailleurs longtemps que j'y pense. Après avoir tourné le problème dans tous les sens, j'en suis arrivé à la conclusion que le lieu de rencontre de la problématique de classe et de la problématique de la jeunesse, était la famille.

Mais mon originalité n'est pas dans cette découverte, au fond assez "anarchisante". Elle réside dans le lien que je fais entre la famille et la crise moderne de l'humanité, de notre "néolithique tardif".

(91) pas pour faire la cuisine, mais parce qu'elles sont plus "victimes", plus exploitées, plus aliénées que les garçons.

(92) toute mon existence m'en a apporté la preuve tangible.

(93) Il ne faut pas avoir la prétention de faire plus à notre époque. Mais pas moins. On voit que je ne suis pas trop modeste.

(94) toutes les idéologies, tous les partis se sont adressés à la jeunesse. Y compris malheureusement le nazisme et le fascisme qui ne datent pas d'hier.

(95) dont j'ai été en France, au sein de la revue "Socialisme ou Barbarie" l'un des promoteurs (voir "Les origines du gauchisme" de Richard Gombin.)

(96) considérée, assez confusément d'ailleurs, comme plus "jeune" que "prolétarienne".

On ne peut rien comprendre à cette crise si on ne comprend rien, comme c'est le cas des "marxistes" au monde moderne technico-scientifique, cybernétique et biogénisé. J'ai passé les douze dernières années d'une existence politiquement recluse à m'armer pour cette compréhension et à la mettre dans la perspective totale de l'homme, depuis les balbutiements de l'hominisation, il y a vingt millions d'années, jusqu'à l'urbanisation généralisée, le "décodage" de l'atome et des gènes.

Je n'en demeure pas moins persuadé que le fer de lance de cette jeunesse devra être la jeunesse prolétarienne. Mais je sais également que ce ne sont pas prioritairement les jeunes prolétaires qui lanceront le mouvement. Cela n'a pas été vrai en Mai 68. Cela ne le sera pas plus aujourd'hui ou demain. C'est peut-être regrettable, mais c'est comme cela. Ce qu'il y a de certain, c'est que, même idéologiquement, l'impulsion ne viendra pas des vieux cons de mon âge. (53 ans).

C'est, à mon avis évidemment, la seule contradiction que mon "système" (97) ne résoud pas: pourquoi en suis-je l'auteur et pourquoi n'est-ce pas un jeune (98) qui l'est? Je laisse aux lecteurs le soin de répondre.

(97) que je conçois, on le verra, comme un "système ouvert" et non "fermé".

(98) ou au moins l'auteur d'un système aux conclusions analogues.